

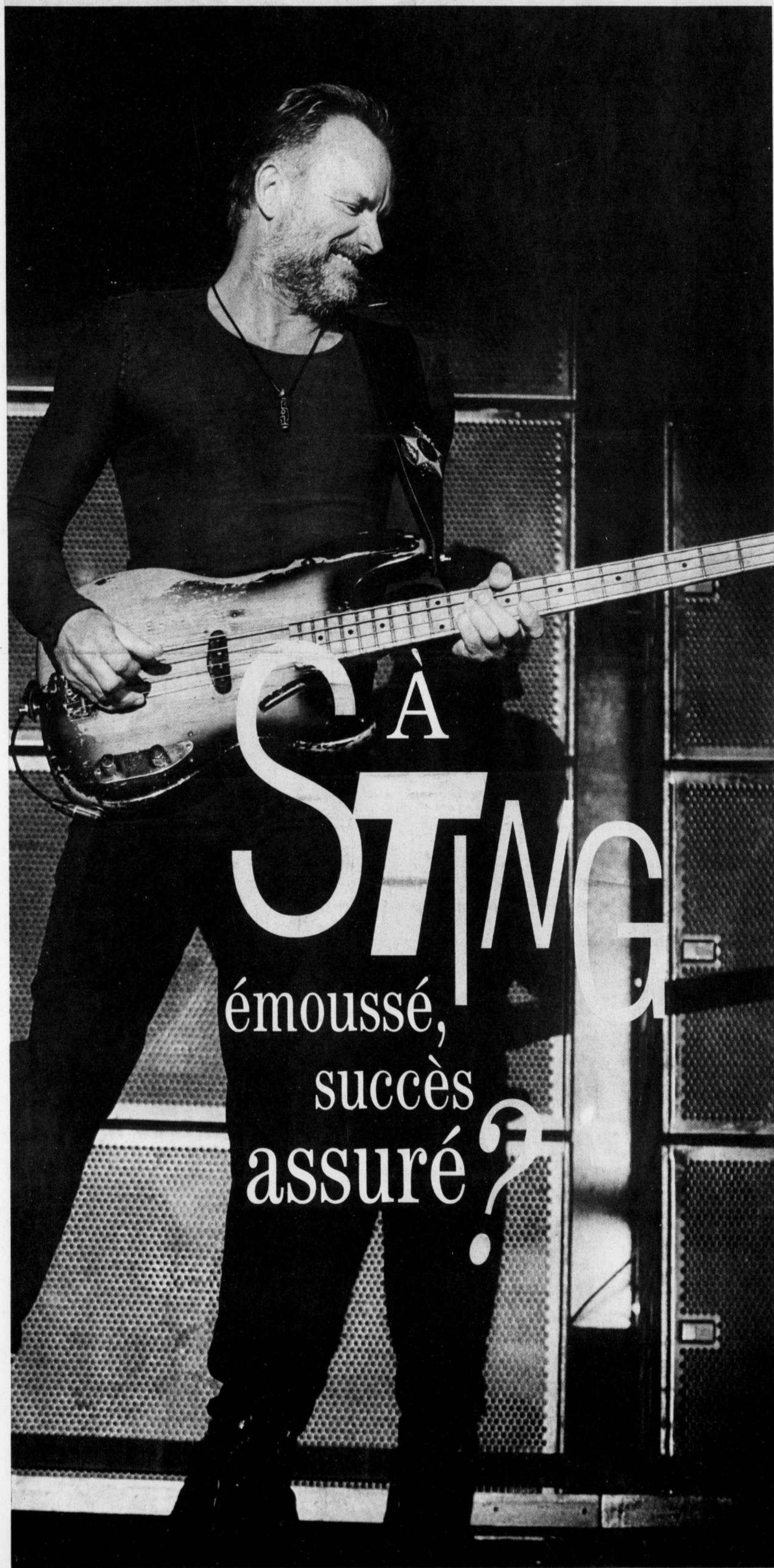


OPÉRA
Plácido Domingo en plein air
Page E 4



ART
Les sept vies de
Micheline Beauchemin
Page E 5

CULTURE ET LIVRES



À
STING
émoussé,
succès
assuré?

Plus que jamais en cette année d'après les triomphes de Paul McCartney et de Céline Dion aux fêtes du 400^e, le doyen des mégafestivals québécois mise ses grosses billes sur de gros noms que l'on suppose garants d'affluence monstre et de liesse populaire: le ténor célebrissime Plácido Domingo, les vieux métalleux grimés de Kiss et le prince fendant de l'aristocratie pop-rock lui-même en personne, latiniste distingué et manieur de luth à ses heures, le dénommé Gordon Sumner, dit Sting. Tendances lourdes et discutables. Discutons.

SYLVAIN CORMIER

Ce n'est pas tant le Festival d'été de Québec dans son ensemble que l'on vend sur les grands panneaux publicitaires qui flanquent nos routes depuis quelques semaines que sa tête d'affiche. Il n'y en a que pour Sting, ou presque. L'imposant Plácido, fût-il mondialement Domingo, est un petit peu tassé. Et si Kiss a son fameux logo en évidence, les artistes québécois sont sans doute derrière la grosse tête de Sting: de toute évidence, c'est moins avec les Daniel Bélanger, Pierre Lapointe, Karkwa et autres Malajube que l'on espère déplacer en masse les masses laborieuses dans les prochains jours.

«C'est vrai que Sting prend de la place. C'est voulu. C'est notre plus gros véhicule cette année. Depuis notre virage en 2004, rappelle en toute limpidité Daniel Gélinas, le directeur général du FEQ, notre mise en marché est faite sur la base des grands véhicules. L'hypothèse, en 2004, c'était d'attirer les gens de l'extérieur avec de gros noms, et après, sur place, la profondeur de la programmation du festival ferait le reste.

La croissance a été exceptionnelle. On est passé de 400 000 visiteurs à 1,7 million l'an dernier. Ça fait plus de gens qui assistent à tous les spectacles, y compris ceux des artistes d'ici. Ça profite à tout le monde.»

La stratégie est encore plus claire cette année: le FEQ propose en appât une sorte de Paul McCartney. «C'est sûr qu'après McCartney, les attentes étaient grandes. Et c'est sûr aussi qu'après avoir eu McCartney pour le 400^e, c'était moins difficile de convaincre un Sting. Il y a une logique du gros nom.» Une autre vedette internationale transgénérationnelle, donc, sur les mêmes Plaines qu'au 400^e, succès formidable et désormais exemplaire. C'est ce que l'affiche dit en grosses lettres: Sting. Le beau Sting, le Sting des Police, le Sting que vous avez tant aimé. Sous-entendu: on regarde pas à la dépense pour notre monde, à Québec. On vous a eu Sting. Pas besoin d'un chiffre rond, d'un 30^e anniversaire justifiant l'exceptionnelle présence d'un Stevie Wonder en concert extérieur pour le Festival international de jazz de Montréal. Et c'est compris dans le forfait à 45 \$ du laissez-passer Hydro-Québec, lequel vaut pour les 11 jours et les 300 spectacles du FEQ. Autant dire que c'est Sting gratuit (même si le coquet cachet est un peu beaucoup pris en charge par tous les Québécois, quoique indirectement, de taxes en subventions).

Sting, c'est notoire, se fait plaisir d'abord. Et ses plaisirs ne sont pas toujours ceux du commun des mortels.

Sting, vraiment?

Qui plus est, Sting en exclusivité. «C'est ça qui fait la différence: on crée un événement.» Si vous voulez voir Sting en spectacle sur le continent nord-américain cet été, il ne sera pas ailleurs qu'à Québec le 18 juillet au soir (après les Yeah Yeah Yeahs, soit dit en passant). Sacré coup, non? Ben, ça dépend pour qui. Pour le grand public, qui ne demande qu'à scander Roxanne et Message in a Bottle (et qui trouve déjà ça épatant par Sylvain Cossette), pour les multitudes qui ont aimé en leur temps les premiers albums en solo du zig et les quelques succès correspondants (*If You Love Somebody Set Them Free*, *Fortress Around Your Heart*, *Fragile*, *Englishman in New York*), ce sera assurément plaisant. Encore faudra-t-il que Sting lui-même daigne se prêter à un spectacle de grands succès, à la McCartney. Rien n'est moins certain.

Question d'égo. De prétention, affirment sans ambages moult observateurs sur la planète pop. Faites une recherche «Sting + pretentious» sur le Web, pour voir: on se bouscule au portillon. «Brilliant artist or pretentious poopypants?», demande un forum. Son album *Ten Summoner's Tales* arbore l'une des vingt «most pretentious album covers», lit-on ailleurs. Et ainsi de suite.

Sting, c'est notoire, se fait plaisir d'abord. Et ses plaisirs ne sont pas nécessairement ceux du commun des mortels. Pour peu que ça lui prenne, il pourrait chanter en latin et tâter du luth, à la manière de son album de 2006, *Songs from the Labyrinth*. En vérité, s'il a la velleité d'échantillonner l'un ou l'autre de ses sept derniers albums, on sera interloqués sur les Plaines. Les succès mentionnés plus haut se trouvent sur les deux disques précédents, *The Dream of the Blue Turtles* et *Nothing Like the Sun*. Depuis, disons que ça passe au-dessus des têtes.

«On est conscients de ça. Honnêtement, on a posé nos conditions. C'est toujours délicat d'aller

LES CRANDS spectacles



18, 24 JUILLET

Le « rave » du 475e
DJ Champion et ses 6 strings

24 JUILLET, 20H30, 10\$
PLACE DES RETROUVAILLES
HYDRO-QUÉBEC

PRÉSENTÉ PAR



Spectacle des Retrouvailles

18 JUILLET, 19H30, 10\$
PLACE DES RETROUVAILLES
PRÉSENTÉ PAR



LAURENCE JALBERT, PATRICK NORMAND
VINCENT VALLIÈRE, DALE BOYLE

Spectacle Terre!

24 JUILLET, 20H30, 10\$

AU PARC MUNICIPAL PRÉSENTÉ PAR:



Desjardins

ISABELLE BOULAY, LAURENCE JALBERT, ZACHARY RICHARD, KEVIN PARENT,
DIANE DUPRESNE, FLORENT VOLLANT, SAMIAN, DANIEL BOUCHER,
PIERRE FLYNN, SUROÏT, MARIE-PIERRE ARTHUR, ANIK JEAN, BONNIE STE-CROIX.



ESPACE
MUSIQUE
90,1 FM

Diffuseur officiel du spectacle Terre!

Billets en vente : Place des Retrouvailles – Admission.com ou 1 800 361-4595
pour plus de détails : 475gaspe.com 1 888 475-1534

CULTURE

Festival Juste pour rire

Patrick Timsit, l'ancien bouffon de la classe

Les 17 et 18 juillet au Théâtre Saint-Denis, le Français Patrick Timsit, comédien de *La Crise* et d'*Un Indien dans la ville*, se produira pour la première fois sur une scène québécoise. Son *One Man Stand-Up Show*, peaufiné à l'Olympia, atterrit à Juste pour rire.

ODILE TREMBLAY

Il a un visage rond, une gentillesse naturelle, mais peut s'incarner au cinéma autant dans le registre noir (*Les Cousins*) que dans le registre léger (*Un indien dans la ville*, *Pédale douce*, etc.). Le comédien, scénariste et cinéaste français Patrick Timsit, jadis bouffon de la classe, fut d'abord un humoriste qui adorait le contact direct avec le public.

Fou des planches, mais n'y étant pas remonté depuis 13 ans. Et pourquoi? «Chaque année, je comptais y revenir, mais le cinéma me happait», répond-il. Puis un petit creux du côté des rôles l'a renvoyé à sa table d'écriture pour ciseler ce *One Man Stand-Up Show*. «J'avais refusé une offre de l'Olympia 15 ans plus tôt. Ils sont revenus à la charge. J'ai dit oui. La scène me manquait, mais j'ignorais à quel point.» Parti avec cette question lancinante: est-ce que j'ai quelque chose à dire?, il fut acclamé dès le premier soir par le public. C'était gagné.

Son «Spectacle de l'homme seul debout», dont le titre évoque pour lui la dignité, qui devait tenir l'affiche deux soirs à l'Olympia, cartonne un peu partout depuis deux ans. «On a prolongé, puis continué à Paris à La Cigale, au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse, avant d'enchaîner en province.» Deux cents représentations en tournée, ce dont il raffole. «Alors, à moins de tomber sur le

rôle-qui-ne-se-refuse-pas, j'ai pris ce rendez-vous-là avec le public et le tiendrai jusqu'au bout.»

Montréal, il connaît pour y avoir accompagné des films, mais il vivra ici son baptême des planches. Il aime les Québécois, se fie à sa bonne étoile, quant au reste...

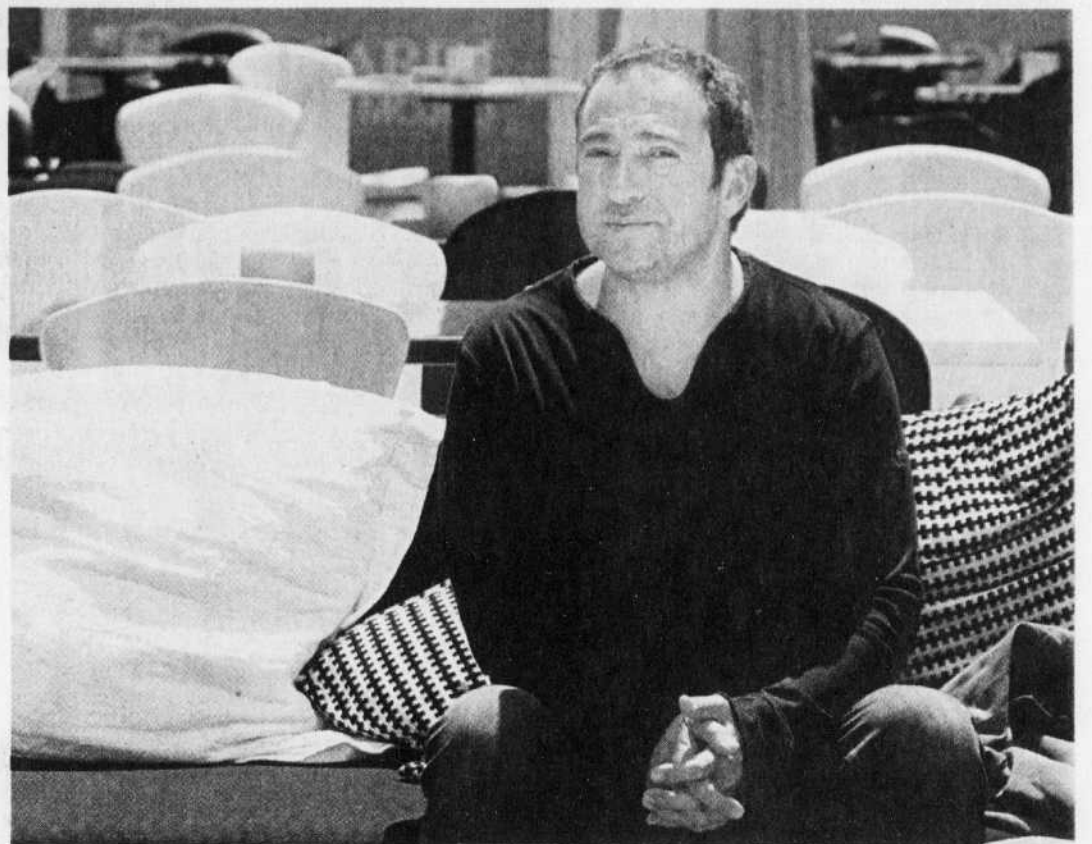
Humour caustique

Et de quoi cause ce «Spectacle de l'homme seul debout»? De tout et de rien, du machisme, du racisme, des scientifiques, de Dieu et des hommes, du couple, de l'Amérique. Le président français Nicolas Sarkozy s'invite bien sûr à la fête. Humour caustique, féroce, social aussi. «Comme citoyen, je fais de l'humour citoyen en observation sur le terrain.»

Le cinéma est également son monde. «C'est toujours un scénario qui me choisit, et non l'inverse», précise-t-il. Timsit a connu des succès comme comédien (*La Crise*, *Pédale douce*, *Un cousin*), mais aussi de cuisants échecs, dont l'an dernier *L'Emmerdeur* de Francis Veber, remake où il reprenait le rôle de François Pignon tenu jadis par Jacques Brel. Il s'en étonne d'autant plus que la pièce initiale avait fait salle comble au théâtre durant deux ans. Comme réalisateur, ses films, surtout *L'Américain*, eurent du mal à s'imposer. Sauf son *Quasimodo d'El Paris*, en 1999, bien accueilli. «Il a inspiré la série des films OSS.»

Pied-noir, de son enfance en Algérie, Patrick Timsit n'a pas oublié les fusillades, la peur, la fuite avec ses parents en 1961. Du quartier du Marais, où sa famille juive s'est installée, la tentative d'enlèvement sur une petite personne par un déséquilibré a marqué la chronique.

D'abord agent immobilier, après des études théâtrales, au début des années 90, il s'est imposé comme *stand-up comic* maniant l'humour noir et provocant sur des sujets sociaux et politiques. Un de ses sketches jugé insultant pour les handi-



Patrick Timsit connaît Montréal pour y avoir accompagné des films, mais il vivra ici son baptême des planches, au Théâtre Saint-Denis, les 17 et 18 juillet.

capés mentaux lui valut d'ailleurs un procès. Patrick Timsit écrit actuellement un scénario avec Tonino Benacquista. «Un film décalé, une comédie assez noire.» Le cinéma le hante. Il a sou-

vent dit que son *One Man Stand-Up Show* serait son dernier spectacle solo, mais allez savoir...

Le Devoir

Festival d'été de Québec

Du côté des musiques du monde

ISABELLE PORTER

L'Afrique et les musiques latines dominent dans la programmation «musiques du monde» du Festival d'été de Québec. Bref coup d'œil sur la cuvée annuelle et quelques tuyaux du programmateur Jean Beauchesne.

Si deux concerts majeurs sont déjà derrière nous — Kasai Allstars (République du Congo) et Sergent Garcia (France) —, le menu des prochains jours n'en est pas moins appétissant. D'abord ce soir, avec King Sunny Adé & His African Beats (Nigeria), que M. Beauchesne décrit comme une «légende», dans laquelle se retrouveront les amateurs de Fela Kuti.

Juste avant, il nous propose Asa, «la découverte des dernières années parmi la relève africaine qui vit en France», une promesse de doux moments pour ceux qui s'ennuient de Tracy Chapman. Cette Nigérienne d'origine rejoue demain en première partie de Lila Downs, qui nous revient quant à elle avec un nouveau répertoire où se mêlent rock américain et traditions mexicaines.

Du même côté de l'Atlantique, notre oreille s'est accrochée aux chansons du Brésilien Curumin, dernière sensation du répertoire électro-world. Un artiste accrocheur qui devrait plaire aux fans de Konono #1.

Mais il faudra retourner en Afrique mercredi prochain témoigner d'une rencontre inédite



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Lila Downs nous revient avec un nouveau répertoire où se mêlent rock américain et traditions mexicaines.

entre les Maliens Béla Fleck et Oumou Sangaré. Et rebelote vers l'ouest samedi prochain, le temps d'un petit séjour à Cuba en compagnie du chanteur Carlos Varela. Lors de son dernier passage à Québec, la communauté cubaine de Québec avait fait un chaleureux accueil à cet héritier du grand Silvio Rodríguez.

Enfin, à l'exception des Boo-

gie Boys (Pologne), les pays de l'Europe de l'Est sont quasiment absents cette année, mais les amateurs de blues n'ont pas été oubliés. Enfin, au risque de rappeler une évidence, ça se passe à l'entrée du Vieux-Québec au sens propre; du monde, au sens figuré.

Le Devoir

STING

Méfiance partout. Sting livrera-t-il la marchandise ou fourguera-t-il en douce quelque camelote néomédiévale?

SUITE DE LA PAGE E 1

s'impliquer dans l'artistique de l'artiste, et c'était pas nécessaire pour un McCartney; on savait pas mal le programme d'avance. Mais dans le cas de Sting, on lui a dit ce qu'on voulait. Tu fais pas ton show d'ensemble de cordes. Ce qu'on veut, c'est ton show rock. Pour une grosse foule sur un grand terrain. Ton show rock avec tes grands succès. Ceci dit, on ne peut pas présu-

mer de ce qu'un Sting va vouloir faire au goût du jour. Mais on se croise les doigts.» À son bout de fil, Gélina laisse échapper un petit rire.

Méfiance partout. Sting livrera-t-il la marchandise ou fourguera-t-il en douce quelque ca-

melote néomédiévale? Chose certaine, si l'Anglishman a été capable de retrouver ses deux acolytes détestés des Police pour rafler le magot en 2007, il ne crachera pas dans la bonne soupe québécoise. «Vous savez, j'aime faire de l'argent, déclarait Sting en 2003 à un journaliste du *Sydney Morning Herald*: je chante pour ça, sans honte aucune. Et je dépense bien mon argent. D'ailleurs, je ne laisserai pas un penny à mes enfants: je ne veux pas éteindre le feu dans leur ventre.» Beau principe de fils de laitier et d'ancien punk, bombardé châtelain hautain et sauveur de l'Amazonie par la grâce de simples acheteurs de disques: déshé-

riter pour mieux éduquer. At-on enduit d'une couche d'or le pont de Québec pour lui? «Je ne donnerai pas de chiffre, lâche Gélina en pouffant. Je peux dire que c'est un chiffre qui prend tout en compte: l'argent qu'il ferait en jouant en salle à Montréal et à Québec, etc. En tout cas, c'était pas une offre de b.s.» Et l'an prochain? Led Zep? Les Stones? «On peut rêver.»

Le Devoir

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Jusqu'au 19 juillet (infofestival.com). Sting sur les plaines d'Abraham le 18 juillet.

fass

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

30 Juillet
au
8 Août
2009

Fass danse

BALLET BIARRITZ
BALLET MARIBOR
BJM DANSE
BOUGE DE LA
NAOMI STIKEMAN

Fass musique

OLIVER JONES
DIANE DUFRESNE
CONSTANTINOPLE

FASS.CA
TICKETPRO
1 866 908 9090

Hydro Québec présente

festival Orford 2009

CONVERSATIONS
Alain Caron, basses
François Bourassa, piano
Vendredi 17 juillet à 20 h

MUSICA INTIMA
musica intima
Samedi 18 juillet à 20 h

LE NOUVEAU QUATUOR À CORDES ORFORD
Jonathan Crow, violon
Andrew Wan, violon
Eric Nowlin, alto
Brian Manker, violoncelle
Samedi 25 juillet à 20 h

Partenaire de génie

100 ANS

centre d'arts orford

ABONNEZ-VOUS ET PROFITEZ DES RABAIS!
2009 du 19 juin au 15 août www.arts-orford.org RÉSERVATION: 819-843-3981 | 1-800-567-6155

Great-West

London Life

Canada-Vie

ARCHAMBAULT

Université de Montréal

galaxie

YAMAHA

American Airlines

Québec

Québec

Québec

Québec

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Plácido Domingo, l'homme qui rouille quand il se repose

Plácido Domingo, invité-vedette du Festival d'été de Québec, donnera un grand concert sur les plaines d'Abraham vendredi prochain. Le premier titre qui apparaît sur son site Internet est une profession de foi: «If I rest, I rust!»

CHRISTOPHE HUSS

La vie de l'homme qui rouille quand il se repose est quasiment inimaginable pour le commun des mortels. À 68 ans, le dernier des trois ténors en activité chante encore, continue d'apprendre des rôles, pratique la direction d'orchestre et mène de front les destinées de deux opéras: celui de Washington et celui de Los Angeles. Parfois, lorsqu'un compositeur a eu l'idée de faire mourir le ténor au second acte, Domingo est déjà sur une piste d'aéroport dans un jet privé lorsque, à la fin du troisième, le rideau tombe et les applaudissements fusent.

Il y a quelques mois, Plácido Domingo recevait de la fondation Birgit Nilsson un chèque d'un million de dollars pour l'ensemble de son œuvre. On a entendu des voix s'élever pour narguer le fait que l'argent allait aux riches et que d'autres en auraient eu bien besoin. Là n'était pas le propos. Domingo l'a bien mérité, ce chèque. Qui peut se targuer d'un «ensemble d'œuvre» pareil? Et l'on peut préjuger qu'il saura bien utiliser cet argent, car, en plus de toutes ses activités, l'artiste se soucie des autres et, en particulier, des jeunes talents, puisqu'il a créé il y a 16 ans Opéra-à-la, le concours de chant le plus prisé par la crème de la relève vo-

cale. La recette est toute simple: le jury est composé des directeurs des plus grandes maisons d'opéra de la planète et le concours se transforme, pour les jeunes chanteurs, en audition géante!

Parcours exemplaire

Plácido Domingo est né à Madrid en 1941. Ses parents étaient des interprètes de zarzuela, une forme d'opérette espagnole. C'est en leur honneur qu'Opéra-à-la comprend des épreuves optionnelles de zarzuela. Encore une idée extraordinaire: cela fait connaître le genre à des jeunes chanteurs de tous les pays et, partout où se tient Opéra-à-la, le public retient en premier lieu la découverte de ces beaux airs, tel *Non puede ser*, avec lequel Domingo conclura son concert des plaines d'Abraham.

Si le nom de Plácido Domingo est fortement associé au Mexique, c'est qu'il y émigra à l'âge de huit ans et y suivit sa formation musicale. Dès l'âge de 18 ans, il foule les planches de l'Opéra national du Mexique, dans un rôle subalterne. Deux ans plus tard, il incarne Alfredo dans *La Traviata* à Monterrey: son premier «premier rôle». En 1965, il personnifie don José dans *Carmen* et Pinkerton dans *Madame Butterfly* au New York City Opera et commence à se fai-

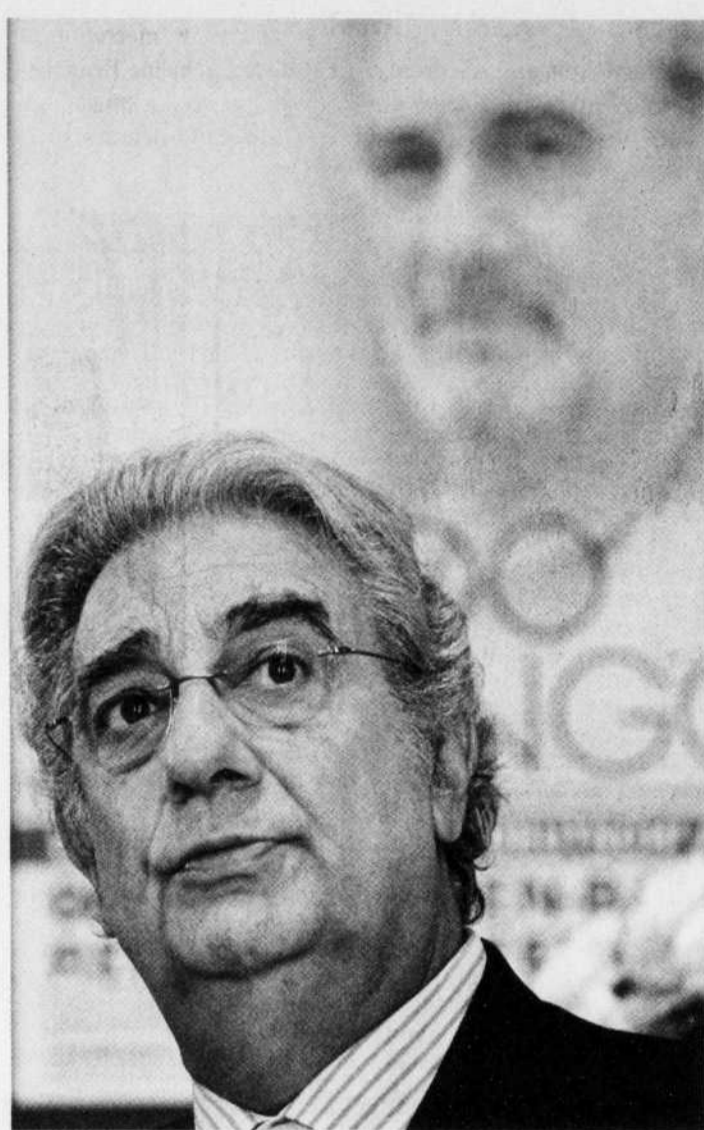
re remarquer, notamment par l'éditeur de disques RCA qui fait paraître en 1969 le «récital fondateur», *Romantic Arias*, qui aujourd'hui encore reste un joyau. Que la planète le sache: l'ère Domingo commence...

Plácido Domingo règne avec Luciano Pavarotti sur les scènes mondiales à partir des années 70. Au milieu de cette décennie, un troisième ténor apparaît, au profil vocal nettement moins héroïque, mais dont la voix vrille le cœur: José Carreras. Ensemble, ils formeront, en 1990, les fameux «trois ténors», même si José Carreras, qui a survécu à une leucémie au tournant des années 80, n'est plus que l'ombre de la subjuguante apparition vocale qu'il fut dans les années 1973-1978 — pour comprendre, écoutez l'enregistrement de *Tosca* avec Montserrat Caballé et José Carreras, dirigé par Colin Davis en 1976 (CD Philips).

Par rapport à Pavarotti, Domingo se distingue par sa facilité d'apprentissage, sa curiosité intellectuelle, la polyvalence de ses talents et sa présence scénique irrésistible. Pavarotti a intrinsèquement la plus grosse voix, mais celui qui, humainement, nous touche le plus est souvent Domingo. Par ailleurs, le parcours de l'homme qui cherche à ne pas rouiller est tout simplement incomparable.

Une curiosité

La caractéristique majeure du parcours de Domingo, c'est sa soif d'apprendre. Alors que



SASCHA SCHUERMANN AGENCE FRANCE-PRESSE

Infatigable globe-trotter, le ténor Plácido Domingo accordait cette semaine une conférence de presse aux médias allemands.

90 % des musiciens qui ont atteint le vedettariat — toutes disciplines confondues — ne se donnent plus la peine d'explorer des terrains inconnus et vivent à partir d'un certain âge sur leur capital musical, Plácido Domingo engrange aujourd'hui encore les prises de rôle.

On l'a vu, dans un DVD Opus Arte, capté à Madrid en 2008, bouleversant dans le rôle de Bajazet du *Tamerlano* de Haendel. Oui, Domingo dans Haendel!

Et il l'avait appris tout exprès. L'an prochain, il se fera baryton dans *Simon Boccanegra* de Verdi au Metropolitan Opera.

«Il me faudrait trois vies pour chanter tout ce dont j'ai envie», déclarait-il en 2005 au journaliste Richard Martet, d'*Opéra Magazine*, niant le fait de vouloir établir un record en additionnant ainsi les rôles. «Je suis avant tout poussé par une insatiable curiosité et une admiration profonde pour le travail de

compositeurs, tous siècles confondus.» Domingo, qui a 130 rôles différents à son actif, est ainsi de plus en plus intéressé par des opéras rares. Ces dix dernières années il a également abordé Wagner, et nous promet à Québec le *Winterstürme de La Walkyrie!*

Au cœur de son travail artistique (on ne parlera pas ici de ses activités de chef d'orchestre ou de manager de maisons d'opéra), il faut également citer l'impressionnant legs vidéo. Domingo a joué dans des films d'opéra tels *Carmen* de Francesco Rosi ou *La Traviata* et *Otello* de Franco Zeffirelli. Formidablement télégenique, Plácido Domingo a été le héros de près d'une cinquantaine de captations d'opéras. Sa scène finale de *Carmen*, sous la direction de Carlos Kleiber à Vienne en 1978 (DVD TDK), est un véritable moment de transe musicale, qui fait oublier que quel qu'un avait, hélas, décidé de confier le rôle de Carmen à Elena Obraztsova.

Sur la scène des plaines d'Abraham, Domingo sera entouré de la soprano Virginia Tola et de l'Orchestre symphonique de Québec dirigé par Israel Gursky. Lors de la première partie, il chantera des airs d'opéra (*Le Cid* de Massenet, *L'Arlésienne* de Cilea et *La Walkyrie* de Wagner), ainsi qu'un duo de l'opéra alsacien de Mascagni, *L'Ami Fritz*. La seconde partie sera consacrée à des airs de comédies musicales et de zarzuela. Quant aux bis... top secret!

Le Devoir

DOMINGO À QUÉBEC

Concert sur les plaines d'Abraham, vendredi 17 juillet à 20h30 dans le cadre du Festival d'été de Québec. Le concert sera disponible le soir même à la télévision en «pay per view» sur les chaînes câblées.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE Lanaudière

MUSIQUE, NATURE ET ENCHANTEMENT!

DU 4 JUILLET AU 2 AOÛT 2009 À JOLIETTE www.lanaudiere.org

LISITSA DANS L'ÉCLATANT 3^e DE RACHMANINOV

SAMEDI 11 JUILLET / 20 H

Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE DU FESTIVAL
Jean-Marie ZEITOUNI, direction
Valentina LISITSA, piano
Matthew BARLEY, violoncelle

Un voyage des plus exotiques! Dans *The Map*, des images de musiciens traditionnels chinois sont projetées sur écran géant, permettant à leurs chants et mélodies instrumentales de dialoguer avec l'orchestre. En première partie, toute la poésie de l'âme russe est en vedette, avec Valentina Lisitsa interprétant l'éclatant 3^e concerto de Rachmaninov.

DVOŘÁK : Ouverture Carnaval de Bohême, op. 92
RACHMANINOV : Concerto pour piano n° 3 en ré mineur, op. 30
TAN DUN : *The Map*, pour violoncelle, vidéo et orchestre

BILLETTS : 50 \$, 45 \$, 35 \$, 27 \$, PELOUSE 15 \$

AUTOUR DU JAZZMAN MICHEL DONATO

DIMANCHE 12 JUILLET / 14 H

Amphithéâtre de Joliette

Michel DONATO, contrebasse
Luc FORTIN, guitare
Pierre LEDUC, piano
Richard LÉVEILLE, guitare
André MOISAN, clarinette
Marin MASTURICA, accordéon
Richard PROVENÇAL, batterie

Michel Donato réunit autour de lui ses compères de toujours qui nous charment à coup sûr par l'irrésistible diversité de leurs influences : jazz et gitan, latin et slave, Django et mélancolie. Une douce ivresse estivale.

BILLETTS : 30 \$, 26 \$, 21 \$, 18 \$, PELOUSE 12 \$

CHŒURS D'OPÉRAS ET SYMPHONIE FANTASTIQUE – ROMANTISME ULTIME

SAMEDI 18 JUILLET / 20 H

Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
Yannick NÉZET-SÉGUIN, direction
CHŒUR DE L'OM
Alain CAZES et Pierre TOURVILLE, chefs de chœur

Voguant du monde de l'opéra à la *Symphonie fantastique* de Berlioz, œuvre monumentale en cinq tableaux saisissants, Yannick Nézet-Séguin nous émerveillera à coup sûr.

Ouvertures et chœurs d'opéras de MOZART, BEETHOVEN, WEBER et WAGNER
BERLIOZ : *Symphonie fantastique*

BILLETTS : 50 \$, 45 \$, 35 \$, 27 \$, PELOUSE 15 \$

DA COSTA INTERPRÈTE KREISLER

DIMANCHE 19 JUILLET / 14 H

Amphithéâtre de Joliette

ENSEMBLE INSTRUMENTAL CANIMEX
Jean-François RIVEST, direction
Alexandre DA COSTA, violon

Dans un florilège de grands classiques virtuoses du Viennois Fritz Kreisler, Alexandre Da Costa démontre tout son talent et la maîtrise parfaite de son Stradivarius.

R. STRAUSS : Capriccio : Sextuor (transcription J.-F. Rivest)
KREISLER : Schön Rosmarin, Liebesleid, Liebesfreud, La gitane, Tango (Albaniz), Danse espagnole (Granados)
La vida breve (De Falla)

BARBER : Adagio pour cordes
BEETHOVEN : Grande fugue en si bémol majeur, op. 133 (transcription F. Weingartner)

BILLETTS : 30 \$, 26 \$, 21 \$, 18 \$, PELOUSE 12 \$

PROGRAMME DE SAISON

Site Internet : WWW.LANAUDIÈRE.ORG
Courriel : fest@lanaudiere.org
Téléphone : 1 800 561-4343 ou 450 759-7636

BILLETTERIE

1 800 561-4343 (jour)
1 866 842-2112 (soir)

Québec, Canada, Joliette, Desjardins, SAO, YAMAHA, ESPACE MUSIQUE 100.7

23^e Festival international Nuits d'Afrique

Gros plan sur la musique métisse

YVES BERNARD

Sur le thème «Au-delà des frontières», la 23^e édition du FINA (Festival international Nuits d'Afrique) propose plus de 50 spectacles du 14 au 26 juillet. En dépit de la venue de plusieurs groupes d'Afrique et de la diaspora, dont Kassav', la référence absolue du zouk qui vient célébrer son trentième anniversaire en clôture du festival, la programmation de cette année est plus que jamais ponctuée par la musique métisse.

A preuve: Sergent Garcia et sa salsamuffin plus urbaine qu'auparavant, Jimmy Oihid et son root oriental matiné aussi bien de Maghreb que de funk et de r&b, Watcha Clan qui incarne le son de Marseille en tant que grand port méditerranéen et l'Orchestre national de Barbès (ONB) qui, dès le milieu des années 90, a annoncé la vague avec le groupe Gnawa Diffusion.

L'ONB, c'est la trajectoire d'une bande de potes rassemblés par le bassiste Youcef Boukella. C'est aussi le conte musical de Barbès, une partie de l'Afrique perdue dans le XVIII^e arrondissement à Paris, un monde en soi, où se rencontrent plus de cent communautés et où s'entremêlent le Maghreb et l'Afrique noire, leurs rythmes et leurs odeurs. «Si, au début, presque tous les membres du groupe provenaient du quartier, il n'en reste que deux qui y résident encore», affirme Luis Saldanha, gérant depuis les débuts et porte-parole de l'orchestre. «La population y est encore très mélangée, même si, à cause du coût de la vie, la tendance est de s'éloigner du centre-ville.»

Le brassage culturel de l'ONB est ponctué de chants en arabe et en français, de raï oranaï, de trab plus ancien, de chaabi algérois, de chansons kabyles, de battements gnawa, de pulsations funk, de paroles ragga, de syncopes reggae et même de valses hexagonales et de soukous congolais, comme



SOURCE FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

L'Orchestre national de Barbès, c'est la trajectoire d'une bande de potes rassemblés par le bassiste Youcef Boukella.

en témoigne le disque *Alik*, paru en France en 2007. «La valse La Rose, tu n'es plus comme avant se réfère au Parti socialiste, alors que la pièce *Résidence porte sur les tirailleurs africains qui ne touchent pas la même pension que les anciens combattants de souche française. Pour souligner cela, nous avons intégré un soukous*», explique Luis Saldanha.

En dépit de cela, l'ONB sonne maintenant plus rock. Le porte-parole raconte la trajectoire: «Si, au début, le son était plus proche du jazz rock, nous faisons maintenant du rock du Maghreb, de la world rock and roll. Nous appelons cela de la «work», la musique des travailleurs. Mais, même plus rock, l'approche demeure toujours très métissée». On acquiesce, surtout en écoutant la version de *Sympathy for the Devil* des Stones...

Revenons aux Nuits d'Afrique. Voici quelques incontournables de la programmation. Le projet Umalali, un fantastique regroupement de femmes garifunnes qui prennent la relève du regretté Andy Palacio. Novalima, l'Afro-péruvien à la sauce électro le plus mordant de l'heure. Maria de Barros, la filleule spirituelle de Cesaria Evora, qui revient avec

un nouveau disque. Freshly ground, de l'Afrique du Sud, de folk, de blues, de jazz et de rock. Le banjoïste canadien Jayme Stone et le koräïste mandingue Mansa Sissoko qui font la route ensemble.

Des artistes locaux? À la tonne, à commencer par «Les Étoiles de Nuits d'Afrique», sorte de série Invitation qui met en avant-plan Taafé Fanga, superbe partage entre le Québec et l'Afrique: quatre soirées avec des artistes différents à chaque concert. Quoi d'autre? Intakto, Balla Toumkara, Aboulaye Koné et Bolokan Percussions, Tappa Diarra, Oumar Ndiaye Xosluman, Xlim, Juan Sebastian Larobina, K'Koustic, Tchê Kreyol, Carré mandingue, Zal Idrissa Sissokho et Anacaona, le légendaire groupe de femmes cubaines.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

Du 14 au 26 juillet: en salle au Balatou, au Kola Note, à La Tulipe, au Lion d'Or, au Métropolis et au National Du 23 au 26 juillet: concerts extérieurs gratuits à la place Émilie-Gamelin Renseignements: 514 499-FINA

CULTURE

ARTS

Les sept vies de Micheline Beauchemin

Son œuvre texturée figure partout dans nos institutions, mais son nom demeure méconnu du grand public. Pour contrer l'oubli, un magnifique ouvrage consacré à l'artiste Micheline Beauchemin vient de paraître aux Éditions du Passage, sous la plume de Laurier Lacroix. Le Musée national des beaux-arts lui dédie aussi une exposition, *Fleuve de lumière*, jusqu'au 11 octobre.

FRÉDÉRIQUE DOYON

À l'expression pompeuse et technique de peintre-licière, elle préfère volontiers celui de tapissière, plus fidèle à l'éclat et à la texture voluptueuse de son œuvre. Micheline Beauchemin a mis l'artisanat sur la carte de la contemporanéité en lui donnant des reliefs et des composés inédits et en faisant de la ville son écrin, en plein boom de la Révolution tranquille.

Le rideau étincelant du Piano noble à la Place des Arts, c'est elle. La tapisserie qui orne le foyer de la salle Wilfrid-Pelletier? Encore elle. Elle conçoit aussi le rideau de scène de la salle d'opéra (devenue Southam) du Centre national des arts à Ottawa. Une poignée d'exemples qui renvoient à des dizaines d'autres, à l'aéroport international de Toronto, au conseil des ministres du Québec ou à Queen's Park, le parlement ontarien.

L'œuvre de Micheline Beauchemin est partout, mais l'espace public où elle s'ancre la condamne à un certain anonymat. Son matériau saisit l'air du temps, à cheval sur la tradition (crochetage, broderie, tapisserie) et la modernité (abstraction, mélange des techniques et des matières), son sens des affaires lui ouvre les portes de projets monumentaux, que permet l'essor social et économique inégalé des années 1960. Un parcours à dimensions multiples que retrace mé-

«J'étais comblée par la fraîcheur des tapis crochetés, des catalognes, une fraîcheur que je ne retrouvais pas dans les choses plus contemporaines», raconte l'artiste de 80 ans

ticuleusement l'historien de l'art Laurier Lacroix dans *Micheline Beauchemin*, paru aux Éditions du Passage.

Le livre se divise en sept parties qui évoquent différentes époques dans la vie de l'artiste: ses voyages en France, en Grèce, au Japon et en Amérique du Sud, ses recherches esthétiques sur les fibres synthétiques et naturelles, ses nombreuses commandes d'œuvres.

«Chaque fois qu'elle a voyagé, il y a eu des transformations dans son œuvre. Les chapitres se sont donc articulés autour de l'avancée de sa recherche», explique au *Devoir* M. Lacroix, qui a découvert le travail de l'artiste en 1969 lors du dévoilement du rideau de scène d'Ottawa.

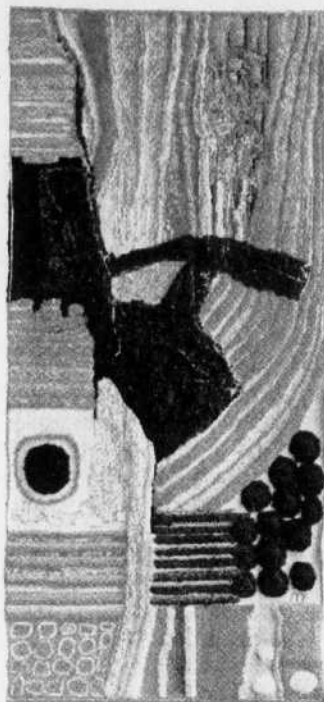
La réception de l'œuvre est aussi documentée par des extraits d'articles de l'époque ainsi que par des textes de Guy Viau, Pierre Vadobonœur et Claude Gauvreau, lequel écrivait d'ailleurs à propos de ses rideaux de scène: «La joie ruisselle, l'ébullition épanouie ouvre ses écluses aux pétales plésiosauriens d'une nuancité si sublimement féminine que l'extase afflue.» Le tout est superbement illustré par des images d'archives, des photos des pièces maîtresses et quelques écrits de l'artiste.

À contre-courant

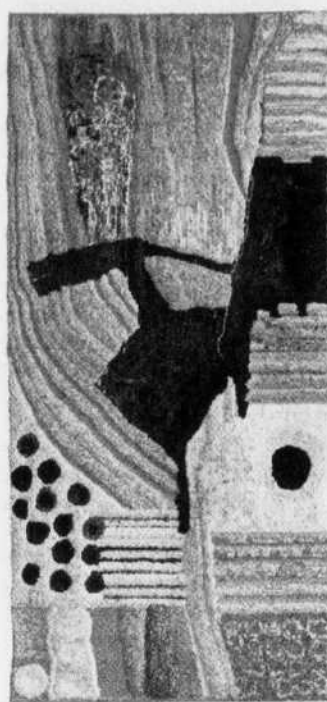
L'intérêt de l'ouvrage réside aussi dans les enjeux sociaux et esthétiques plus vastes qui y sont abordés, toujours à partir du cheminement de Mme Beauchemin: les rapports art-architecture, l'émergence des femmes-artistes, la gestion des commandes. Toute une époque prend vie à travers son parcours.

«Le parcours de Micheline Beauchemin vaut d'être abordé sous divers aspects — esthétique, sociologique, technique —, écrit d'ailleurs M. Lacroix en avant-propos, afin d'éclairer la recherche qu'elle a poursuivie et sa contribution remarquable à la question de l'intégration de l'art à l'architecture.»

Née en 1927, bercée chaque été par les eaux du fleuve à



Je veux la lune, Micheline Beauchemin, 1964.



SOURCE LES ÉDITIONS DU PASSAGE

Sorel, Micheline Beauchemin est vite fascinée par les jeux de tissus et de couleurs des broderies de sa mère et des tapis crochetés de la domestique Rose.

«J'étais comblée par la fraîcheur des tapis crochetés, des catalognes, une fraîcheur que je ne retrouvais pas dans les choses plus contemporaines», raconte au *Devoir* l'artiste de 80 ans, au bout du fil, d'une voix fragilisée par un récent accident cérébro-vasculaire.

À contre-courant de la fièvre post-automatiste et de l'action painting, elle s'entiche pour les couleurs fantaisistes de Chagall et de Pellan à l'École des beaux-arts de Montréal, puis s'applique à l'art lent du vitrail aux beaux-arts de Paris dans les années 1950. Un séjour illuminé en Grèce lui fera renouer avec la broderie de son enfance.

De retour à Montréal à 27 ans, elle élabore ses premières tapisseries, où se mélangent déjà différentes matières textiles dans un jeu de reliefs et de reflets de lumière. Salué par la critique dès sa première exposition solo en 1959, son travail a l'heur de plaire aux bien-placés du milieu de l'art, comme David Buchanan de la Galerie nationale du Canada, qui pilote plusieurs jurys de sélection ainsi que la revue *Canadian Art*.

Complicités

Forte de ces appuis, elle profite aussi de la frénésie architecturale des années 1960. «Elle a eu la chance d'arriver au moment où Montréal se bétonifie, indique Laurier Lacroix. Et l'architecture appelle les arts décoratifs de l'époque (verre, ferronnerie, tapisserie), donc elle va pouvoir jouer un rôle important grâce à des architectes qui vont croire en elle et appuyer cette forme d'art là.» Une complicité réciproque puisque, dans une autre vie, Micheline Beauchemin aurait sans doute été architecte ou danseuse.

«L'architecture commande de très grands volumes et ça me plaît beaucoup», confie celle qui vivra l'âge d'or de l'intégration de l'art à l'architecture, avant la loi du 1%, alors que les artistes accompagnent les architectes tout au long du processus de construction.

Cette période donne naissance à des pièces majeures — *La Chute d'Icare* (1963), *Rideau de lumière, couleur du temps* (1967), *La Grande Ville des anges* (1964) —, qui culminent avec *Rideau d'opéra* (1969). «La plus importante [de mes œuvres], c'est sûrement le rideau de l'opéra, par sa dimension et sa nouveauté», déclare la principale intéressée.

Bien qu'à contre-courant artistique au départ, elle prend donc résolument le train de la modernité. De son père, elle a hérité un sens des affaires. Elle sait gérer ses projets de créa-

tion, cultivant un réseau de contacts, embauchant des tisseurs et démenageant son atelier au gré de la dimension des commandes (notamment au 41^e étage de la Place Ville-Marie!). Ses voyages lui servent de laboratoires, où elle explore son matériau pour capter la lumière autrement.

«Elle va travailler avec Alcan au Japon pour faire finir des fils d'aluminium à différents finis d'or et d'argent», cite comme exemple M. Lacroix.

Tapisserie tridimensionnelle

Les arts textiles se répandent dans les années 1970. La concurrence avec d'autres artistes grandit et les changements de mode esthétique des années 1980 contribueront sûrement à jeter un voile d'oubli sur son œuvre. Mais Micheline Beauchemin ne craint pas d'adapter son travail à la demande. Celle qui élargissait la tapisserie à «l'environnement sculptural» n'a donc pas eu de mal à se mettre à la sculpture, déjà explorée auparavant (*Ailes*, 1969) et qui garde souvent l'empreinte du tissage (*Golden Birds in Flight* (1978).

Dans son domaine des Grondines, ancienne demeure du XVII^e siècle, ses œuvres renouent avec les teintes et les mouvements du fleuve et de



JOHN REEVES SOURCE LES ÉDITIONS DU PASSAGE

Micheline Beauchemin dans l'atelier de Grondines, vers 1983.

l'hiver, mais les couleurs vives restent sa marque, comme en témoigne sa plus récente pièce, *Soleil*, conçue pour la Tohu en 2007, avec une matière encore nouvelle, la fibre optique. Il faudrait sans doute une huitième vie à l'infatigable créatrice.

Le Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE D'AUJOURD'HUI

du 16 au 23 juillet 2009

LES MUSICALES
de Sainte-Adèle

Dans l'amphithéâtre
du Parc de la Famille
Rue Morin

Formule «apportez votre chaise»
Info - Billets en ligne:
www.lesmusicalesdesainteadele.com

Jeudi 16 juillet
20h30 Billets: 20\$ + taxes&fr
The Lost Fingers

Samedi 18 juillet
20h30 Billets: 24\$ + taxes&fr
Daniel Bélanger
Spectacle solo

Jeudi 23 juillet
20h30 Billets: 18\$ + taxes&fr
Mara Tremblay et Antoine Gratton
Programme double

Admission à partir de
17h00 pour
L'Apéro des musicales
5@7
Martini, bière froide, musique

Passport
3 spectacles 53\$ + taxes&fr

Entre les soirs de spectacle
17h00 Adm. libre
L'Apéro des Musicales 5@7
Martini, bière froide, musique, spectacles

Une production
Club Mont-Blanc

Desjardins
Caisse populaire
des Pays-d'en-Haut
partenaire officiel

LE DEVOIR
CHAMBRE DE COMMERCE
de Sainte-Adèle
PAYS D'EN HAUT
LAVALÉE

IGA

Hydro Québec
PRÉSENTE

LE FESTIVAL
INTERNATIONAL DU
DOMAINE
Forget

Du 20 juin
au
6 septembre 09

Tous les concerts sont présentés à 20h30
à moins d'une mention spéciale.

SAMEDI 18 JUILLET
La Musique de Chambre
QUATUOR PACIFICA
Œuvres de Beethoven,
Chostakovitch et Mendelssohn

MERCREDI 22 JUILLET
La Musique de Chambre
RÉGIS PASQUIER, violon
FRANÇOIS PARADIS, alto
PHILIPPE MULLER, violoncelle
LIDIJA BIZJAK, piano

JEUDI 23 JUILLET
La Musique de Chambre
ANTOINE TAMESTITT, alto,
YEHONATAN BERICK et **JONATHAN SWARTZ**, violons, **FRANÇOIS PARADIS** et **JOCELYNE BASTIEN**, altos, **PAUL MARLEYN** et **THOMAS WIEBE**, violoncelles, **LIDIJA BIZJAK**, piano

VENDREDI 24 JUILLET
La Musique Ancienne
LES VOIX BAROQUES
ALEXANDER WEIMANN, chef invité
The League of Purcell (1659-1695)

LES BRUNCHES-MUSIQUE CASINO CHALEVOIX

Dimanche 19 juillet
VIRGINIE HAMEL, voix, **VINCENT GAGNON**, piano
RENAUD PAQUET, contrebasse — *Jazz brésilien*

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Québec Patrimoine Québec D'ailleurs Héritage Conseil des Arts du Canada

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'esprit du lieu

CHRISTIAN DESMEULES

En forêt, la réalité peut prendre très vite une autre couleur. «En forêt», écrit Robert Harrison dans son essai pénétrant sur l'imaginaire occidental lié à ces espaces naturels, *l'inanimé peut soudain s'animer, le dieu se change en bête, le hors-la-loi défend la justice...* C'est «l'ordre des forêts», un autre monde. Celui du roman, par exemple.

Psychologue urbaine et célibataire de 38 ans, Marianne sent un jour l'urgence d'assouvir une envie forte de solitude et de liberté, le besoin de se déprendre avant qu'il ne soit trop tard de tout ce qui la tient en laisse. «Nouée à mon ventre, la corde me hâlait sans cesse vers les autres, les besoins des autres, les attentes des autres.» L'achat d'une maison ancienne au fond des bois, située au cœur d'un «pays farouche», enclenche un processus mystérieux mais irrémédiable.

Premier roman d'Isabelle Vinet, elle-même psychologue qui habite dans la région de Québec, *L'Ordre des forêts* est une histoire initiatique plutôt convaincante malgré ses maladresses — longueurs, personnages secondaires plus ou moins bien définis —, chargée de sensualité primitive et libératrice.

Dans ce lieu jamais nommé, un coin quelconque de la campagne québécoise, la rousse Marianne passera bientôt de plus en plus de son temps. Là-bas, où l'inconnu prend autant les couleurs du danger que celles de l'excitation, elle fera en quelque sorte l'apprentissage de la liberté. Autour d'elle, une petite communauté de voisins étend sa troublante et bienveillante influence: braconniers, bûcherons, satyres, hommes



en rut, peut-être même «la pire racaille du pays». Ils se jouent d'elle un peu. A-t-elle peur? Éprouve-t-elle de l'attraction? Bien sûr. «Ils étaient aussi la révélation d'une sensation physique inconnue.»

Là-bas, il n'y a plus personne à écouter et à comprendre, plus de larmes à sécher, plus de psychologue. «Moi l'altruiste, l'obsédée des autres, la dévouée chronique, je me découvrais petite fille dorlotée, copine choyée, courtisane exaucée. Dans le cadre de ma vie, c'était indécent. J'allais devoir payer pour ça.» Au bout d'un lent apprivoisement, ce sera pour Marianne la réalisation d'un fantasme: devenir une proie, communier à la «bestiale liberté» de cette forêt curieusement enchantée, offrir son corps à plusieurs hommes, tour à tour, et profiter parfaitement de cette «erection continue». S'abandonner, en somme, à l'esprit du lieu.

Collaborateur du Devoir

L'ORDRE DES FORÊTS

Isabelle Vinet
Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges,
2009, 360 pages

Comment démêler le vrai du faux selon Tecia Werbowski

Elle écrit de petits livres concentrés, condensés. Ou tout n'est pas dit, où plane une part de mystère. Ou tout finit toujours par être remis en question. Pas de porte de sortie définitive dans les livres de Tecia Werbowski.

Autre particularité des romans de cette auteure d'origine polonaise qui a grandi et passé sa jeunesse à Prague, et qui vit à Montréal depuis 1968: s'y entremêlent constamment le politique, l'existentiel, l'émotionnel. Le quotidien et l'historique. Tout ça en ayant l'air de ne pas y toucher, avec une certaine légèreté.

Qu'est-ce que l'intégrité? Et comment la conserver? A quel prix? Que peut un individu face à la masse, face au pouvoir? Qui a raison, qui a tort, comment démêler le vrai du faux? C'est le genre de questions qui traversent en filigrane son nouveau roman, *Entre espoir et nostalgie*.

Nous sommes à Prague. Où a grandi l'héroïne, où elle a passé sa jeunesse. Avant de s'installer à Montréal en 1968. Vingt-trois ans plus tard, Maya Ney, c'est son nom, retourne sur ses pas. Seule.

Son mari québécois «pure laine» est resté à Montréal, tandis qu'elle réveille les fantômes du passé. Elle veut comprendre. Comprendre sans juger ce qui s'est passé depuis son départ. Et voir comment les choses évoluent dans la foulée de la révolution de Velours, de la chute du mur de Berlin.

On est en 1990 quand commence le roman. Maya Ney prépare son voyage, son rêve va enfin devenir réalité. Puis, on va la suivre pendant 18 ans, lors

des séjours prolongés qu'elle effectuera à Prague. Avec elle, on verra la ville, les gens, les mentalités changer. En partie. «Plus ça change, plus c'est la même chose», constatera-t-elle.

Dans un autre de ses romans, *Ich Bin Prager*, paru il y a quelques années, Tecia Werbowski mettait en scène un Anglais qui choisissait de s'installer à Prague. Débarqué là en 1957, il y prenait racine. Malgré l'oppression communiste qui allait en grandissant. Pas question pour lui de repasser à l'Ouest, même s'il avait pleine liberté de circuler.

Étrange parcours que celui-là. Mais l'Anglais croyait en des valeurs comme la communauté, la fraternité. Les excès du pouvoir communiste, le fait de se sentir constamment épié, tout ça le rendait triste, bien sûr. Il avait des périodes de doute.

Puis arrivait la révolution de Velours de 1989: le doute avait raison de lui. Est-ce qu'il s'était trompé pendant toutes ces années? Jusqu'à quel point s'était-il laissé berné...

Autrement dit, *Entre espoir et nostalgie* commence là où se terminait *Ich Bin Prager*. Ce n'est pas innocent. «Nous avons combattu pour la démocratie et nous avons le capitalisme», disait un Tchèque à la fin d'*Ich Bin Prager*.

Au fil de ses pérégrinations, au fil des ans, Maya Ney constatera l'ampleur des dégâts. Prendra le pouls des gens, surtout. Comme cette vieille dame qui a fait de la prison du temps des communistes parce que soupçonnée d'être de méche avec un supposé espion,

et à qui on reproche son passé communiste aujourd'hui.

Ainsi, dit-elle, «j'étais l'ennemi du peuple sous le communisme et je suis encore l'ennemi du peuple, même après 1989». La pire insulte qui soit, après 1989, à Prague: «Salaud de communiste!»

Comme le fait remarquer un vieil homme, communiste convaincu et nostalgique de l'ancien système, de l'ancienne manière de faire, fâché d'avoir perdu ses repères, sa petite vie tranquille de quartier où affluent maintenant les touristes, les promoteurs, les voleurs: «Partout il y a une chasse aux sorcières.»

Ce n'est pas tout, constate-t-il, écœuré: il y a ces anciens membres du Parti «qui essaient de faire croire qu'ils étaient des dissidents», et qui «se lancent dans toutes sortes d'affaires véreuses». Nous sommes en 1992, à ce moment-là du récit.

Ça va continuer. Même le célèbre écrivain Milan Kundera, établi à Paris, va y passer. On l'accuse bientôt, par journaux interposés, d'avoir dénoncé un agent anticommuniste dans sa jeunesse.

Ich Bin Prager était dédié à Milan Kundera. *Entre espoir et nostalgie* est dédié à Roman Polanski. A qui Maya Ney s'imagine raconter, à partir de la reconstitution médiatique des événements, l'histoire du jeune Kundera aveuglé par l'idéologie. On dirait un film de Polanski, en effet.

Mais, mais, se demande Maya Ney: «Si Kundera était en effet responsable de la dénonciation, est-ce que cela réduit en quoi ce soit son statut de grand écrivain? Bien sûr que non. Comment peut-on juger sa moralité en tant qu'être humain sans vraiment, vrai-

ment connaître la vérité et rien que la vérité?»

Ce ne sont là que quelques aspects du roman. Il y a toutes sortes de personnages désenchantés, meurtris, désespérés qui font leur apparition. Il y a ceux qui se battent pour conserver leur dignité. Leur intégrité.

Et il y a Maya Ney, dépassée par les événements, aux prises avec ses propres contradictions, sa vie personnelle. Il y a l'auteure, aussi. Qui, à la fin, reçoit une lettre à son nom.

Coup de théâtre. L'un des personnages du roman, un espion, écrit à Tecia Werbowski, le 27 janvier 2009. Il se dit dégoûté par «tous les efforts déployés par les requins actuels de l'establishment tchèque pour imposer au public tchèque une vision anticommuniste primitive, en noir et blanc, de la période qui a précédé 1989».

C'est l'épilogue du roman. Un personnage de fiction (mais inspiré d'un homme réel, un ex-espion redevenu citoyen ordinaire, nous dit l'auteure dans son prologue) remet en perspective tout ce qu'on vient de lire. Il corrige le tir, apporte un éclairage nouveau sur les événements.

A nous, lecteurs, de faire le tri, la part des choses. A nous de répondre aux questions «qu'est-ce que l'intégrité?», «comment la conserver?», «à quel prix?», «que peut un individu face à la masse, face au pouvoir?», «qui a raison, qui a tort, comment démêler le vrai du faux?».

ENTRE ESPOIR ET NOSTALGIE

Tecia Werbowski
Traduit de l'anglais
par Nicole et Emile Martel
Les Allusifs
Montréal, 2009, 111 pages

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 30 juin au 6 juillet 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LE PREMIER JOUR Marc Levy (Robert Laffont)	1 SOYEZ FEMME, MAIS PENSEZ COMME... Steve Harvey (Trésor Caché)
2 LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)	2 GUY LALIBERTÉ: LA VIE FABULEUSE... Ian Halperin (Transit Médias)
3 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)	3 PÂPILLES ET MOLÉCULES François Chartier (La Presse)
4 TOUTES CES CHOSSES QU'ON NE S'EST... Marc Levy (Pocket)	4 CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE... John Izzo (Un monde différent)
5 PROMESSES D'ÉTERNITÉ Christine Brouillet (Courte Échelle)	5 NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA LANGUE... Collectif (Robert)
6 LA VALSE LENTE DES TORTUES Katherine Pancol (Livre de Poche)	6 LE MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE... Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
7 LA MORT, ENTRE AUTRES Philip Kerr (Du Masque)	7 HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (de l'Homme)
8 JE REVIENTS TE CHERCHER Guillaume Musso (Pocket)	8 LA SURVIVANTE Marie-Paule McInnis (JCL)
9 ET APRÈS... Guillaume Musso (Pocket)	9 LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
10 SAUVE-MOI Guillaume Musso (Pocket)	10 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU... F. Tchou / P. Tranquille (Didier)
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE JOURNAL D'ARLÉIE LAFLAMME T. 6 India Desjardins (Inoubliables)	1 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)
2 FASCINATION T. 3: HÉSITATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 BREAKING DAWN Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
3 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	3 LOVE THE ONE YOU'RE WITH Emily Giffin (Griffin)
4 TÉA STILTON T. 6: NEW YORK, NEW YORK! Téa Stilton (Albin Michel)	4 DEVIL BONES Kathy Reichs (Pocket)
5 QUÊTE D'AUTOMNE T. 1 Terie Garrison (ADA)	5 ROBERT LUDLUM'S THE BOURNE... Eric Van Lustbader (Warner Books)
6 CATHY'S BOOK S. Stewart / J. Weisman (Bayard-Jeunesse)	6 WHY YOUR WORLD IS ABOUT TO GET... Jeff Rubin (Random House)
7 ERAGON T. 3: BRISINGR Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)	7 THE GUERNSEY LITERARY AND POTATO... Mary Ann Shaffer (Dell)
8 AMOUR, TRAPÈZE ET JONGLERIE Émilie Rivard (Boomerang)	8 ONE FIFTH AVENUE Candace Bushnell (Hyperion)
9 LUNA T. 1: LA CITÉ MAJIDITE Élodie Tiriel (Michel Quintin)	9 CHASING HARRY WINSTON Lauren Weisberger (Downtown Press)
10 LE ROYAUME DE LA FANTAISIE Geronimo Stilton (Albin Michel)	10 HUNTED: A HOUSE OF NIGHT NOVEL P.C. Cast / Kristin Cast (St.Martin's Press)

CONCOURS
ARCHAMBAULT recherche de nouveaux talents littéraires

VOYEZ VOTRE MANUSCRIT PUBLIÉ ou votez en ligne pour votre auteur préféré!
DÉTAILS SUR WWW.COTEBOLOGUE.CA, LE BLOGUE D'ARCHAMBAULT Côté B

GÉOGRAPHIE

Gilles Lapouge, écrivain sans âge

Le géographe Luc Bureau, met au défi quiconque de lire *La Légende de la géographie* sans tomber amoureux de cette discipline faite de tant de songes et de féconds mensonges. Luc Bureau vient par ailleurs de faire paraître *Terra erotica*, aux Éditions Fides.

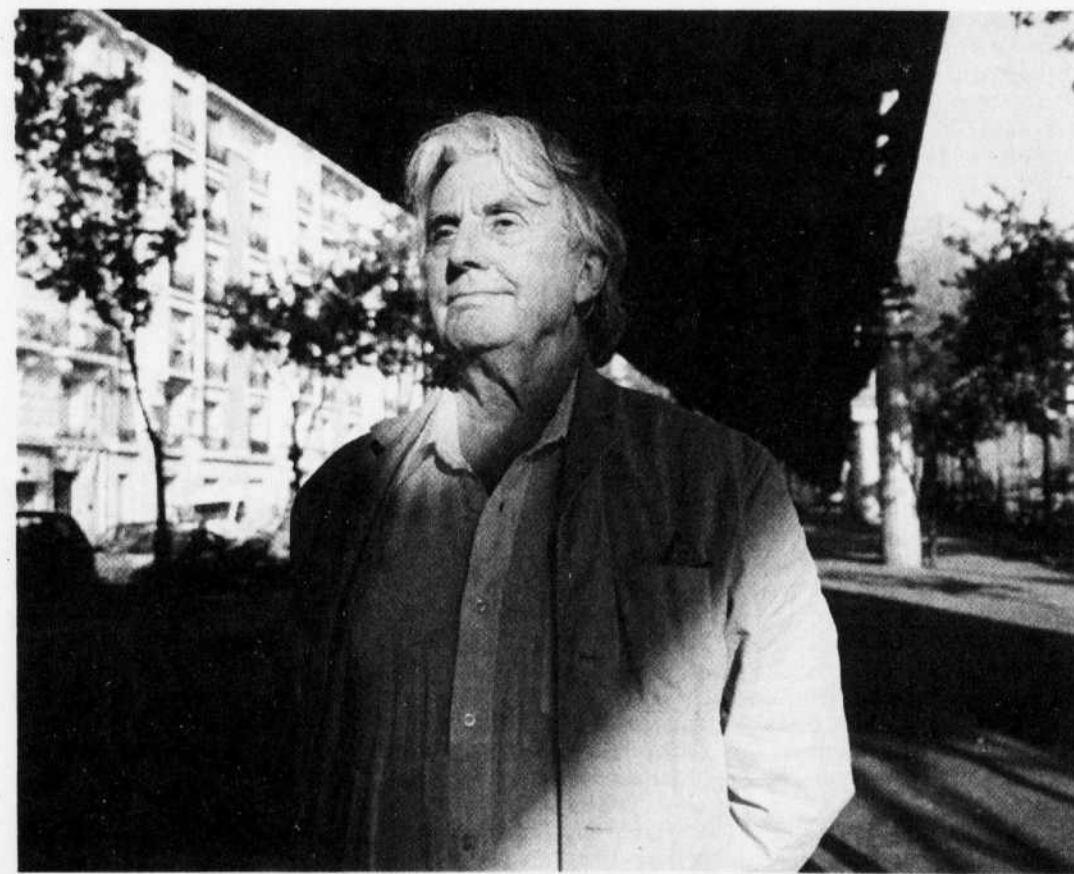
LUC BUREAU
Critique invité

Que dire des livres qu'on souhaiterait tant avoir écrits, mais qui excèdent notre talent? Dans de telles circonstances, la seule option est de sombrer dans la déprime et de jalouser jusqu'à la fin de nos jours les auteurs de ces ouvrages.

Je m'en confesse tout de go: j'éprouve une jalousie féroce à l'égard de Gilles Lapouge, et cela fait plus de 30 ans que cela dure. Son dernier ouvrage, *La Légende de la géographie*, ne fait qu'exciter davantage ma jalousie. Il y a de quoi! Qu'un non-géographe comme lui réussisse à écrire un livre aussi brillant, érudit et passionnant sur l'évolution de la pensée et de la pratique géographiques a de quoi provoquer des urticaires d'envie chez le géographe que je prétends être.

De quoi est donc faite la géographie «lapougienne»? En amont, elle est faite de flânerie et de curiosité, de rêve et d'utopie, de mythologie et de fable, de vagabondages et de mensonges, d'ouverture et de liberté, d'histoire et de géologie. Le mélange peut sembler suspect, surtout quand l'auteur nous révèle que sa géographie «est résolument indifférente [...] aux géographies d'aujourd'hui, à ces mappemondes post-modernes qui contiennent des carrés, des triangles et des parallélogrammes à la place de l'herbe et des collines, des parallaxes ou des algorithmes au lieu des neiges et des aubes».

En somme, la géographie de Lapouge est une géographie incarnée, peu encline aux savoirs éthérés, affectés, purement théoriques ou modélisés. C'est



JEAN-LUC BERTINI

En somme, la géographie de Gilles Lapouge est une géographie incarnée, peu encline aux savoirs éthérés, affectés, purement théoriques ou modélisés.

pourquoi l'ouvrage fourmille de propositions ou d'affirmations qui nous semblent si paradoxales par rapport au savoir géographique constitué que j'ose à peine en faire mention.

J'en ai quand même cueilli et condensé quelques-unes au hasard de la lecture: le premier géographe est un gros bavard et un menteur; les plus grands géographes sont ceux qui réussissent le mieux à se perdre, à prouve l'*Odyssee* d'Homère; le géographe aveugle est la figure même du géographe, son saint patron; le siècle des grandes découvertes (la Renaissance) est le siècle des mensonges géographiques; c'est la géographie qui crée la géographie: les points cardinaux, les méridiens et les parallèles, l'équateur et les pôles, les rivières et les fleuves, les buttes et les collines sont des inventions de la géographie; le roman est une géographie et la géographie est un roman, par conséquent: géo-

graphe et romancier sont un même métier.

On pourrait continuer *ad infinitum* à recenser de pareilles opinions qui, au premier abord, désarçonne l'esprit. Il s'agit là d'une des facettes de la méthode lapougienne visant à nous provoquer par des ingrédients antinomiques, à nous mettre en état d'éveil à propos des pseudoévidences du savoir. Lapouge raconte la géographie comme d'autres racontent des légendes, à moins que la géographie, de bout en bout, ne soit elle-même une légende! Et la géologie aussi! Et surtout l'histoire!

Un dernier mot sur la qualité de l'écriture de cet essai, car il y a encore une fois de quoi être jaloux de ce style émaillé de phrases qui ressemblent à des ballons gonflés à l'hélium de l'intelligence, de la simplicité, de la culture, de la poésie et de l'humour. Bref, je mets au défi quiconque de lire *La Légende de la géographie* sans tomber

amoureux de cette discipline faite de tant de songes et de féconds mensonges.

Encore une distraction de ma part. J'oubliais de présenter l'auteur. Est-ce nécessaire? Gilles Lapouge est un écrivain qui n'a pas d'âge, même s'il naît en France en 1923. Il collabore au *Monde*, au *Figaro littéraire* et à *Combat* aux côtés d'Albert Camus, crée l'émission littéraire *Apostrophes* avec Bernard Pivot, publie une vingtaine d'ouvrages dont trois ou quatre — outre *La Légende de la géographie* — m'ont particulièrement marqué: *Utopie et civilisations* (1977), *Be-soin de mirages* (1999), *L'Encre du voyageur* (2006).

Collaboration spéciale

LA LÉGENDE DE LA GÉOGRAPHIE

Gilles Lapouge
Albi Michel
Paris, 2009, 279 pages

LIVRES

ESSAI

Courir les bois et les dieux



LOUIS CORNELLIER

Nos ancêtres coureurs des bois font aujourd'hui figure de modèles. On insiste sur leur courage, leur esprit d'aventure, leur indépendance et leur ouverture sur le monde. Ça n'a pas toujours été le cas. De leur vivant, ils passaient plutôt, aux yeux de leurs compétiteurs missionnaires à tout le moins, pour des porteurs de scandale qui donnaient le mauvais exemple et faisaient «le jeu de Satan». C'est ce qu'illustre habilement *Dans les filets du Diable. Les coureurs des bois et l'univers religieux amérindien*, un essai de Jean-François Beaudet, maître en sciences religieuses et connaisseur des communautés autochtones québécoises.

En brossant le tableau de cet affrontement entre les truchements et les évangélistes, Beaudet veut surtout faire découvrir les univers religieux huron et algonquien. D'abord mercenaires pour des compagnies de traite de fourrure, les coureurs des bois cherchent à s'allier certaines communautés amérindiennes en se fondant à leur univers, saturé de religion. Les missionnaires, à l'inverse, «sont convaincus que, soldats de Dieu, ils s'en vont batailler contre le Diable». On imagine facilement les frictions qui s'ensuivent.

Mais, et telle est la question centrale qui anime

l'essai de Beaudet, quelles sont, au juste, ces pratiques religieuses amérindiennes que le récollet Gabriel Sagard assimile «à une sorte de culte satanique»? Obsédés par la mort, les Hurons craignent et vénèrent à la fois les âmes des défunts. Tous les douze ans, au moment de partir vers un autre lieu de culture, ils déterrent les cadavres, les nettoient, les peignent et les habillent, afin de leur faire des adieux avant de les enterrer de nouveau dans une fosse commune. Il s'agit de s'en faire des alliés. Jean de Brébeuf était ému par ce rituel.

Pour les Hurons, tout ce qui existe, même les objets, possède un Esprit. Ces Esprits, des *okis*, sont partout et peuvent influencer la vie des humains. Il faut donc les amadouer. Les méthodes pour ce faire sont parfois déconcertantes. Ainsi, le rituel de guérison de l'*andacwander* «consiste à rassembler dans la maison du malade les célibataires du village, hommes et femmes, et à leur permettre d'y passer la nuit à s'unir sexuellement avec le partenaire de leur choix, sous les yeux du malade et des chamans». Le plein de vie contre la mort qui guette?

L'univers religieux algonquien, auquel Beaudet consacre nettement plus d'espace, est centré sur la chasse, ce qui n'a rien pour déplaire aux coureurs des bois. Il s'agit d'une religion «pratique», dans laquelle prédominent les notions d'harmonie, d'équilibre et de don. La quête d'une chasse fructueuse y détermine tout le reste. Dans le rituel de la tente tremblante, un chasseur réputé communie avec les «Esprits des animaux» ou des Innus éloignés et les fait parler. Le tambour, la scapulomancie — la lecture d'os d'animaux brûlés — et les rêves servent de moyens de divination en vue d'une bon-

ne chasse. Les restes des animaux tués doivent être traités avec respect parce que, disent les Montagnais, le castor vient «faire un tour par la cabane de celui qui le tue et remarque fort bien ce que l'on fait de ses os». Si ces derniers, par exemple, étaient donnés aux chiens, «les autres castors en seraient avertis [et] c'est pourquoi ils se rendraient difficiles à prendre».

Les missionnaires, devant ces rituels, se demandent s'il faut conclure à la simple superstition ou à l'action du Diable. Quand le truchement Etienne Brûlé offre du tabac à un rocher pour s'assurer de faire bon voyage, le récollet Sagard ne remet pas vraiment en doute l'efficacité du geste, mais la source de celle-ci. Alors que Brûlé, comme les Hurons, attribue un pouvoir d'influence à l'Esprit du rocher, le missionnaire est convaincu que «c'est le Diable lui-même qui exauce les prières de ceux qui offrent du tabac au rocher». De même, devant «la justesse des prévisions chamaniques», Charlevoix conclut à un «véritable commerce avec le Père de la séduction et du mensonge».

Invitation au voyage

Ce choc entre deux univers religieux donne parfois lieu, explique Beaudet, à de véritables «duels de magiciens». Le jésuite Ragueneau raconte que, lors d'un voyage, des autochtones tentent une «suerie» pour obtenir un vent favorable. Le succès de la démarche se transforme rapidement en échec patent. Le missionnaire qui accompagne les Amérindiens propose alors d'avoir recours à Jésus, «et Dieu très bon qui veut être reconnu, prié et adoré de ses créatures», écrit Ragueneau, leur en donna un excellent [vent] en un rien de temps».

Pratiquant «l'art difficile de vivre à la frontière de deux cultures», les coureurs des bois ne sont insensibles ni à la richesse de l'univers religieux amérindien ni à leur tradition catholique. Ils négocient parfois avec les Esprits, parfois avec le divin. Ils apprennent, explique Beaudet, à «laisser Dieu à Montréal» puisque, dans les bois, ce sont les pratiques amérindiennes qui «fonctionnent». Le folklore canadien-français évoque même la pratique consistant à «mettre Dieu en cache». «Des bûcherons laissent à un point précis tous leurs objets religieux chrétiens, résume Beaudet. Ils les reprendront au printemps après avoir hiverné dans les bois...» Face au danger, précise toutefois l'essayiste, même en forêt, «les rites et pratiques catholiques reviennent facilement aux voyageurs».

Présenté par son éditeur comme un ouvrage pouvant servir au nouveau cours d'éthique et culture religieuse (ECR), *Dans les filets du Diable* montre, à ceux qui en doutent encore, que l'étude de cultures religieuses peut être une fabuleuse invitation au voyage intellectuel et à l'exploration de soi-même, grâce au contact de l'autre qui ne nous est jamais complètement étranger. Les coureurs des bois n'auraient pas eu peur du cours d'ECR.

louisco@sympatico.ca

DANS LES FILETS DU DIABLE

LES COUREURS DES BOIS ET L'UNIVERS RELIGIEUX AMÉRINDIEN

Jean-François Beaudet
Médiaspaul
Montréal, 2009, 128 pages

BIOGRAPHIE

À l'aube de notre historiographie

MICHEL LAPIERRE

En 1837, lors de la répression de la révolte des Patriotes, les Britanniques ont brûlé le village de Saint-Benoît. Ce faisant, ils ont détruit le manuscrit d'une *Histoire du Canada* antérieure à celle de Gar-

Sa sensibilité intellectuelle l'éloigne de la France éclairée de Voltaire et de Rousseau

riques, vise à «écraser les Canadiens» de la vallée du Saint-Laurent. Ami de Papineau, le docteur Labrie ne peut que partager l'essentiel de la pensée libérale du tribun sur le triste sort d'un peuple dominé.

Mais sa sensibilité intellectuelle l'éloigne de la France éclairée de Voltaire et de Rousseau, à laquelle Papineau était plus ouvert. Aux «fruits empoisonnés» qu'il trouve «trop souvent» dans les romans français, il préfère «les plumes d'hommes vertueux», comme les Britanniques Swift, Fielding ou Scott. Timoré, Labrie brille peu.

Le seul révolutionnaire de notre XIX^e siècle reste Papineau. Même Garneau ne le suivait pas dans ses audaces, même Fréchette, le conteur, se résignait, au nom de la prudence, à exprimer les idées de l'inspirateur des Patriotes et des Rouges par la bouche des enfants et des fous.

Collaborateur du Devoir

JACQUES LABRIE

Jonathan Lemire
Septentrion
Québec, 2009, 396 pages

BEAU LIVRE

Lire, entendre et rencontrer Trois-Rivières

ISABELLE PARÉ

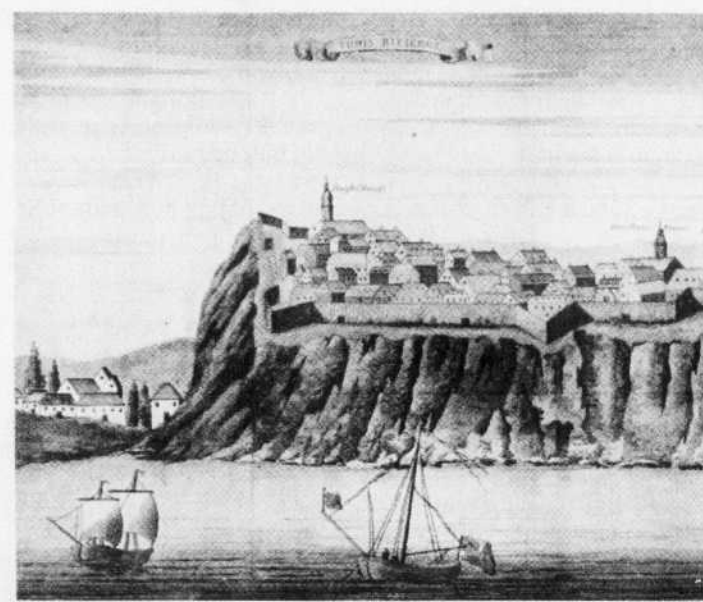
En plein post-partum du 400^e de Québec, difficile d'attirer l'attention sur les 375 ans de Trois-Rivières, une ville qui amorce ses célébrations dans l'ombre d'un anniversaire dont on ne cesse de vanter les retombées culturelles, politiques et économiques. Drôle de destin, puisque de tout temps la deuxième ville française d'Amérique a souffert de ce tiers statut, entre Montréal et Québec.

Chose certaine, on en sait trop peu sur Trois-Rivières, pourtant fondée tout juste après Québec, au confluent du fleuve et de rivières qui laissent espérer pour ce poste de traite majeur un avenir plus que florissant.

C'est la première chose que nous apprend *Rencontrer Trois-Rivières*, un concentré d'histoire publié par les Éditions du Sabord à l'occasion des 375 bougies de la ville, qui offre l'occasion de rétablir certains faits historiques et de jeter un éclairage sur d'autres, victimes d'une certaine amnésie historique.

Trois-Rivières aurait pu être... Québec, révèle l'historien Marcel Trudel, puisque Champlain, lors d'une première expédition, en avait vanté les nombreux mérites géographiques et avait prévu en faire la capitale du Saint-Laurent. Mais le roi en décida autrement...

L'historien Yannick Gendron nous dévoile quant à lui l'énig-



SOURCE ÉDITIONS D'ART LE SABORD

Vue de Trois-Rivières, 1760, anonyme. Une estampe tirée du livre *Rencontrer Trois-Rivières*.

matique fondation de Trois-Rivières par le sieur de Lavolette et multiplie les preuves militantes en faveur d'une révision des livres d'histoire. Proclamé fondateur de Trois-Rivières en 1861 et inclus au panthéon des fondateurs aux côtés de Champlain et de Maisonneuve, Lavolette serait, d'après Gendron, «le plus illustre inconnu de l'histoire canadienne». Voilà qui a de quoi aiguïser la curiosité!

De rares documents et registres de l'époque évoquent l'envoi d'un certain Lavolette à Trois-Rivières en 1634, mais le fameux commandant disparaît

ensuite des écrans radars. Ni Champlain ni les jésuites n'en disent mot dans leurs écrits. Silence total.

Selon Gendron, c'est plutôt Théodore Bochart, homme de confiance du cardinal Richelieu, qui aurait agi à titre de réel fondateur et premier fondé de pouvoir à Trois-Rivières. Lavolette a beau avoir aujourd'hui un pont enjambant le fleuve en son honneur, 375 ans plus tard, son rôle dans la fondation de la ville appert plus que douteux et serait peut-être même le résultat d'une méprise, voire d'une substitution inavouée.

Rencontrer Trois-Rivières, c'est aussi parcourir les textes de Bernard Arcand sur la Mecque algonquienne que fut Trois-Rivières, ceux de Jacques Lacoursière sur les Trifluviens exilés, et ceux de Denis Vaugeois sur cette terre de métissage entre Français et Amérindiens. De l'ère dorée de la traite des fourrures à celle glorieuse des Forges de Saint-Maurice, qui sera relayée plus tard par celle de l'industrie du bois, ce livre rappelle que le développement de Trois-Rivières a connu ses heures de gloire, suivies d'autant de crises. Le livre raconte aussi l'impact des héros trifluviens d'hier, dont les Radisson et DesGroseilliers, et des hommes politiques d'aujourd'hui, notamment Duplessis et Gérald Godin.

Complété par un CD comportant sept extraits sonores, dont un de Duplessis, un du poète Gérald Godin et un du peintre trifluvien Raymond Lasnier, *Rencontrer Trois-Rivières* lève le voile sur plusieurs facettes de la moins connue des trois villes fondatrices du Québec.

Le Devoir

RENCONTRER TROIS-RIVIÈRES

375 ANS D'HISTOIRE

ET DE CULTURE
Éditions d'art Le Sabord
Trois-Rivières, 2009, 225 pages

Nuit blanche été 2009

en kiosque et en librairie partout au Québec

Un dossier de 33 pages, une foule d'extraits, des photos...

La littérature acadienne débarque!

Les auteurs ici regroupés [...] tirent de leurs prédécesseurs et contemporains à la fois un profond sentiment d'appartenance à l'Acadie et un fort goût pour la dissidence et le fracas.

par François Paré

Ce dossier rappelle surtout qu'il existe des auteurs qui n'entendent faire aucune concession non seulement sur l'identité qui détermine leur rapport à la langue, mais plus encore sur une activité d'écriture qui peut se dire pleinement littéraire.

par François Ouellet

Textes inédits
Herménégilde Chiasson
Georgette LeBlanc

Le livre jamais lu
d'Andrée Ferretti

«En 1965, j'avais d'autres chats à fouetter qu'à me désoler de notre passé, m'activant à nous créer un nouvel avenir.»

www.nuitblanche.com

nuit blanche
LE MOIS DU LIVRE

Spécial Acadie
POÉSIE
ROMAN
THÉÂTRE...

Paul AUSTER
Alain DUBOS
Andrée FERRETTI
le livre jamais lu
BANQ
100 ans d'histoire

N° 115 juillet, août, septembre 2009

Tout le champ littéraire québécois et international dans un seul magazine

Entrevues, dossiers, portraits, commentaires de lecture, actualités littéraires...

Offrez-vous

Quatre numéros par année et l'accès gratuit au site littéraire le plus complet au Québec

www.nuitblanche.com

Je m'abonne pour une période de

1 an (4 numéros) : 34 \$ 2 ans (8 numéros) : 56 \$ taxes incluses

Nom Prénom

Adresse

Ville Province

Code postal Tél.

Courriel

Chèque à l'ordre de Nuit blanche VISA MasterCard

N° de la carte

Date d'expiration

Veuillez poster ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

DE VISU

Dix ans d'imprimé numérique

SAGAMIE

L'IMPRIMÉ NUMÉRIQUE
EN ART CONTEMPORAIN

Maison de la culture de Côte-des-Neiges, 5290, chemin de la Côte-des-Neiges. Jusqu'au 22 août

MARIE-ÈVE CHARRON

Cette exposition fait office, en quelque sorte, d'appendice à la publication du même titre lancée au début de l'été, *Sagamie. L'imprimé numérique en art contemporain* (Éditions d'art Le Sabord). Avec ses quelque vingt œuvres, produites par une douzaine d'artistes, l'exposition est un modeste aperçu du travail rendu possible grâce au centre Sagamie. Situé à Alma, l'organisme occupe le créneau de l'édition, de la production et de la diffusion de l'art numérique, ce qui comprend le traitement et l'impression de l'image numérique. Dans son genre, il est l'un des plus importants au Canada.

La publication et l'exposition — laquelle est d'ailleurs appelée à circuler au Québec au cours de l'année — soulignent dix ans de production, offrant l'occasion pour l'organisme de dresser un bilan de leurs activités. Chaque année depuis une décennie, ils sont plus de 50 artistes, du Québec, du Canada et de l'étranger, à passer par les locaux de Sagamie, profitant de sa résidence de production pour développer leurs projets d'impression. L'exposition en cours n'est donc qu'un timide échantillon d'un ré-



L'Apprentie 5 et L'Apprentie 4, une série de Manon de Pauw.

ertoire d'œuvres nettement plus vaste. Malgré cela, les œuvres réunies à la maison de la culture n'ont pas toutes été produites à Sagamie.

Bien qu'elle réserve de très bons moments, l'exposition se contente de montrer un éventail d'images numériques imprimées sans toutefois éclairer les raisons de leur sélection, si ce n'est le fait que les artistes ont déjà eu recours à l'expertise de Sagamie. Il en résulte que l'objectif de montrer l'apport de l'organisme dans les avancées et les transformations de la discipline, ainsi que la contribution respective des artistes à cette aventure, demeure

en sourdine. La publication, prise indépendamment, apparaît dans ce contexte comme la part la plus solide du projet.

Éventail d'images

Parmi les œuvres exposées, il fait bon notamment de revoir celles de Nathalie Bujold de la série *En wing en hein*, où elle transpose images numériques, portraits et motifs grossis de pixels en broderie. Le dipytique combinant texte et image de Diane Borsato, *Artifacts in my Mouth*, montre quant à lui le passage de l'artiste dans un musée où elle a pu apprécier les objets par sa bouche

selon une démarche valorisant d'autres sens que la vue.

Une magnifique séquence d'images de Catherine Bodmer se démarque du lot. *Himmel und Hölle (la marelle)* décline en quatre plans des personnages approchant de manière ludique un terrain vague tristement enneigé. Comme plongés dans un brouillard incertain d'une blancheur opaline, les accessoires de travail composent avec élégance les boîtes lumineuses de la série *L'Apprentie* de Manon de Pauw. Surprenante par son très grand format, dont l'accrochage toutefois n'est pas très soigné, la scène nocturne de Jocelyn Philli-

bert captive aussi par son clair obscur, d'où se découpent des arbres bien réels mais dont l'image a été manipulée dans ses moindres détails.

Sont également du nombre des impressions numériques, occupant un registre plus intime et narratif, de Sébastien Cliche, de Josée Pellerin et de Catherine Sylvain. Des œuvres de Marcel Blouin, de Thomas Corriveau, de François Morelli et d'Alain Paiement complètent l'accrochage avec, notamment, des scènes d'autofictions assez loufoques (Corriveau).

Les réflexions de la publication, elles, qu'elles soient me-

nées par Hervé Fisher, Louise Poissant, Sylvie Parent ou un des huit autres auteurs invités, abordent plusieurs enjeux liés aux arts numériques, dont le phénomène de diversification des supports d'impression de l'image numérique et la remise en cause du statut de l'image. À feuilleter les 50 démarches d'artistes qui complètent l'ouvrage — une sélection serrée parmi tous les usagers de la résidence —, il appert surtout que le centre Sagamie est un joueur incontournable de la création artistique actuelle.

Collaboratrice du Devoir

L'importance du couper-coller

1:26 - AU PAYS
DE LA MAQUETTE D'ÉTUDE
DE HALIFAX À VANCOUVER
Monopoli, galerie d'architecture,
181, rue Saint-Antoine Ouest
Jusqu'au 10 octobre

JÉRÔME DELGADO

Au pays de l'architecture, plus particulièrement dans celui des expositions d'architecture, la maquette est un objet à part. Elle n'est peut-être qu'une projection de ce qui se mijote dans la tête de l'architecte, mais elle révèle bien des vertus cachées du bâtiment. Comme le plan ou l'esquisse sur papier.

Dans sa réalité 3D, la maquette rend palpables les différences des matériaux, rend la *cosa* mentale bien concrète. Elle semble dès lors un pilier naturel sur lequel s'appuyer quand vient le temps de présenter l'architecture dans une exposition.

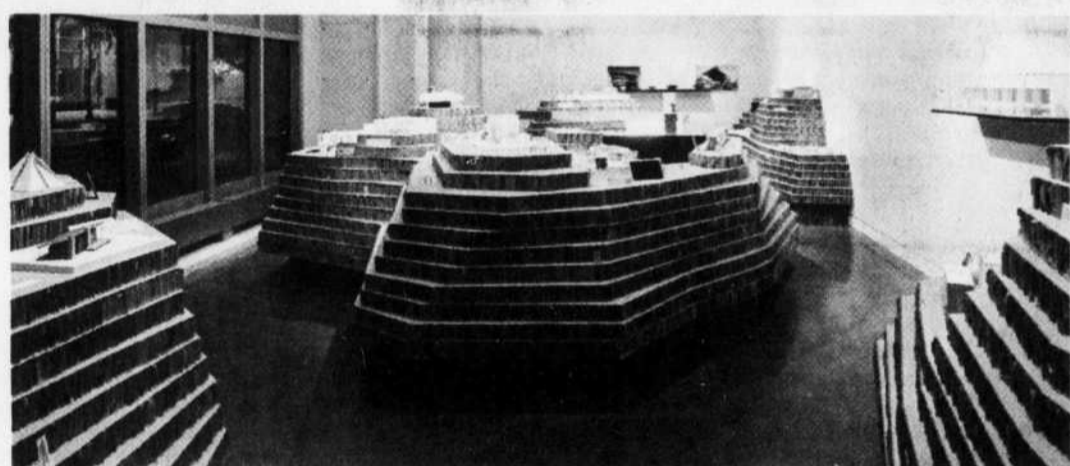
L'exposition de la galerie d'architecture Monopoli ne préfigure rien d'exceptionnel. Or

1:26 - Au pays de la maquette

d'étude de Halifax à Vancouver ne fait pas dans l'habituel. Conçue par Sophie Gironnay d'après une idée d'Alain Laforest — le couple derrière la galerie Monopoli —, elle s'avère une manière fort originale de montrer l'architecture, de mettre en scène la maquette.

Ce survol pancanadien réunit 26 noms parmi les plus réputés (Saucier + Perrotte, Hanganu, Moriyama, Henriquez...). Il repose sur l'idée que la maquette d'étude est au cœur, voire à la source de la création. Loin de privilégier les logiciels 3D et le confort numérique, les architectes ont (encore) besoin de manipuler l'objet (de leur pensée?), de plier, couper, coller, de faire ces gestes qui demandent un certain doigté.

La scénographie, signée Atelier In Situ, est d'un bel à-propos. Les socles massifs, si on peut qualifier ainsi les structures étagées en carton sur lesquelles reposent les maquettes, occupent presque à sa pleine capacité l'espace de la petite ga-



ALAIN LAFOREST

La scénographie, signée Atelier In Situ, est d'un bel à-propos.

lerie. Si l'encombrement qui s'en dégage devient presque déroutant, il devient vite acceptable pour le visiteur.

L'image mise en scène est celle de la densité urbaine, là où les œuvres du bâti se concurrencent. Le carton des socles, à la fois rigide et souple, robuste et fragile, évoque certains des matériaux privilégiés pour la maquette, alors que son caractère neutre convient à tous les styles. Leur superposition en étages légèrement désaxés permet de figurer les strates terrestres sur lesquelles on construit.

Les 26 firmes ont été choisies

en vue de dresser une cartographie de l'architecture canadienne. *Coast to coast*. MacKay-Lyons Sweetapple (Nouvelle-Écosse) et Atelier Big City (et son centre d'interprétation du Bourg de Pabos, en Gaspésie) ouvrent la marche, que ferment, à l'autre bout et avec faste, la «maquette de recherche» et «l'étude pour une tour d'observation pour le parc Reine-Élisabeth de Vancouver, jamais réalisée», d'Henriquez Partners.

«Salie, déchirée, démantibulée, maltraitée, la maquette d'étude souffrante et travaillante, prolétaire», écrit Sophie Gironnay, *reste néanmoins tou-*

jours la plus belle. Car elle concrétise une pensée en marche. Comme elle, cabossée, fragile, mais porteuse de rêves.»

On connaît l'importance que Monopoli et sa directrice accordent au texte, à la parole. L'excritique du *Devoir* et romancière en a même fait une signature avec les *Archi-fictions*, un projet d'expos réunissant architecture et littérature. Il ne faut pas s'étonner si, dans *Au pays de la maquette*, les mots (des architectes) sont rois. Sans excès, toutefois, mais chaque citation a valeur de déclaration d'amour pour le travail manuel.

Pour Pierre Thibault, présent ici avec son abbaye cistercienne de Saint-Jean-de-Matha, la maquette permet de voir «ce qui compte le plus en architecture», les

rapports de proportion. Elle va à l'essence des choses, alors que l'ordinateur mène aux détails.

Pour Bruce Haden, de Hodson Bakker Boniface Haden, auteur d'un magnifique centre culturel dissimulé dans le désert de l'Okanagan, en Colombie-Britannique, la maquette est importante parce que facile à comprendre. «Or un client qui comprend le projet à ce niveau-là, dit-il, peut vraiment beaucoup apporter par ses critiques constructives.»

La maquette vaut dans sa réalité d'ébauche, de produit non fini. Ce n'est pas le bâtiment final qui est exposé (pas de grande photo pour mettre en valeur), mais les idées qui l'ont précédé. La verticalité qu'Architectes FABG a introduite dans le trop horizontal théâtre de Quat'Sous, le rôle d'une verrière dans le futur pavillon d'art canadien du Musée des beaux-arts de Montréal confié à Provencher Roy, les jeux de lumière dans lesquels plonge l'Atelier TAG...

Au pays de l'architecture, la maquette est une planche à dessin sur laquelle on revient se ressourcer. Une planche anonyme, comme celle que Dan Hanganu expose, et dont lui-même ne sait plus trop quand et pourquoi il l'a construite. Il a coupé, il a collé, peu importe où.

Collaborateur du Devoir

Beaux-arts des Amériques art contemporain

3944 rue St-Denis
Montréal, QC

www.beauxartsdesamericques.com

Spécialiste dans la restauration
de pièces d'art en pierre de savon,
marbre, ivoire et albâtre



DEPUIS 1953

Nous restaurons tout...
sauf les cœurs brisés!

514 484-8332
www.themrfixit.com

4652, boul. Décarie, Montréal

Jean-Paul Riopelle L'imprévisible aventure

Jusqu'au 6 septembre
Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire
450-536-3033 www.mbamsh.qc.ca

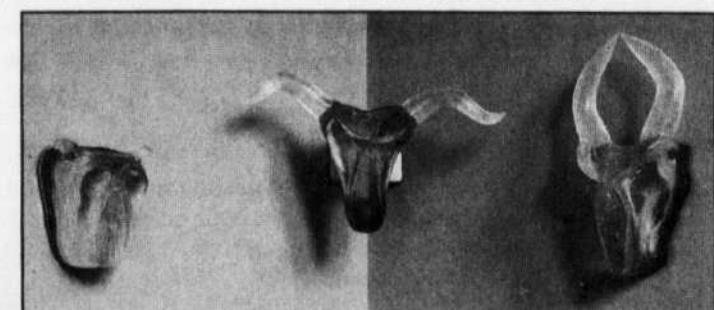
Riopelle, au-delà du *all-over*
Peinture - dessin - sculpture 1960-1970

Bertrand Carrière et Serge Clément
Chemin faisant

Expositions jusqu'au 1^{er} août

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165



(Confrontation, Clément Bergeron, crédit M. Dubreuil)

Orientation⁴

Exposition des finissants d'Espace VERRE

Art Mûr
Espace
VERRE
25 ANS
www.espaceverre.qc.ca
514-933-6849

Du 11 juillet au 8 août
À la Galerie Art Mûr
5826, rue St-Hubert
à Montréal

CINÉMA

LES LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Jennifer Baichwal et les aléas de la foudre

La documentariste canadienne opère un virage à 180 degrés avec *Act of God*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après s'être intéressée à l'écrivain Paul Bowles et aux photographes Shelby Lee Adams et Edward Burtynsky, la documentariste canadienne Jennifer Baichwal opère, avec *Act of God*, un virage thématique à 180 degrés. Pour son quatrième long métrage, c'est sur la foudre et, plus particulièrement, sur les lendemains de ceux qui ont survécu à leur rencontre avec elle que la cinéaste a jeté son dévolu. Jointe en République tchèque où son film concourt présentement, Jennifer Baichwal lève le voile sur un projet insolite.

Le phénomène du foudroiement demeure, par sa rareté et sa dimension aléatoire, empreint d'un certain mystère. Ce n'est sans doute pas un hasard si les nombreux reportages et documentaires qui s'y sont intéressés jusqu'à ce jour ont toujours adopté une approche scientifique démythificatrice. La compréhension de l'indicible est une marotte toute humaine. Or Jennifer Baichwal a opté pour la voie inverse.

«Peut-être est-ce le fait de ma formation en philosophie, mais c'est l'aspect métaphysique qui m'intéressait. Bien entendu, j'ai vu certains documentaires du genre de ceux que propose Discovery Chanel et c'est justement ce que je ne voulais pas faire.»

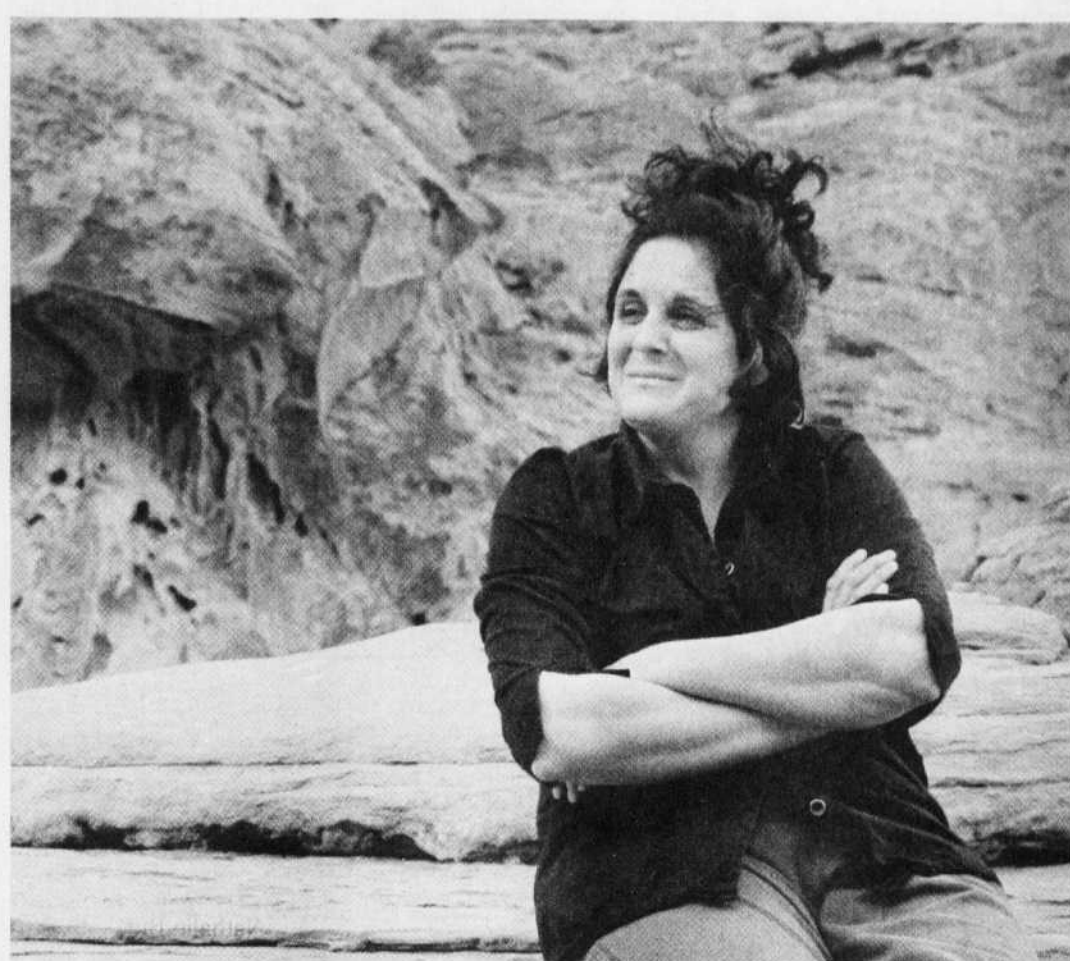
Par sa rareté, le foudroiement est empreint d'un certain mystère

Le sujet et l'angle, c'est très bien, mais encore faut-il pouvoir compter sur des intervenants prêts à s'ouvrir. «J'ai fait des recherches de manière intermittente pendant trois ans, alors que j'étais toujours dans Manufactured Landscapes. Et puis un jour, au hasard d'une soirée, un convive m'a parlé de l'expérience de Paul Auster, qu'il m'a par la suite présentée. De là, tout s'est enchaîné rapidement, notamment grâce à Internet. J'ai cependant préféré attendre un an avant de contacter les familles des victimes et les survivants du foudroiement de Mexico. C'eût été obscène de le faire avant.» De fait, au-delà du drame, le foudroiement est ici fréquemment relaté comme une expérience très intime. Pour certains, on parle carrément d'une épiphanie.

Du deuil à la transfiguration en passant par la curiosité scientifique, les témoignages ratissent large alors qu'on aurait plutôt attendu un spectre relativement restreint. La focalisation a-t-elle été difficile à maintenir une fois l'étape du montage arrivée? «Le découpage de ces sept segments ne s'est pas fait sans heurts. J'ai travaillé pendant cinq mois à un montage morcelé qui s'est finalement avéré incompréhensible. J'ai tout repris en adoptant une approche plus linéaire, ce à quoi je suis naturellement réfractaire. Ici, c'est pourtant ce qui convenait.»

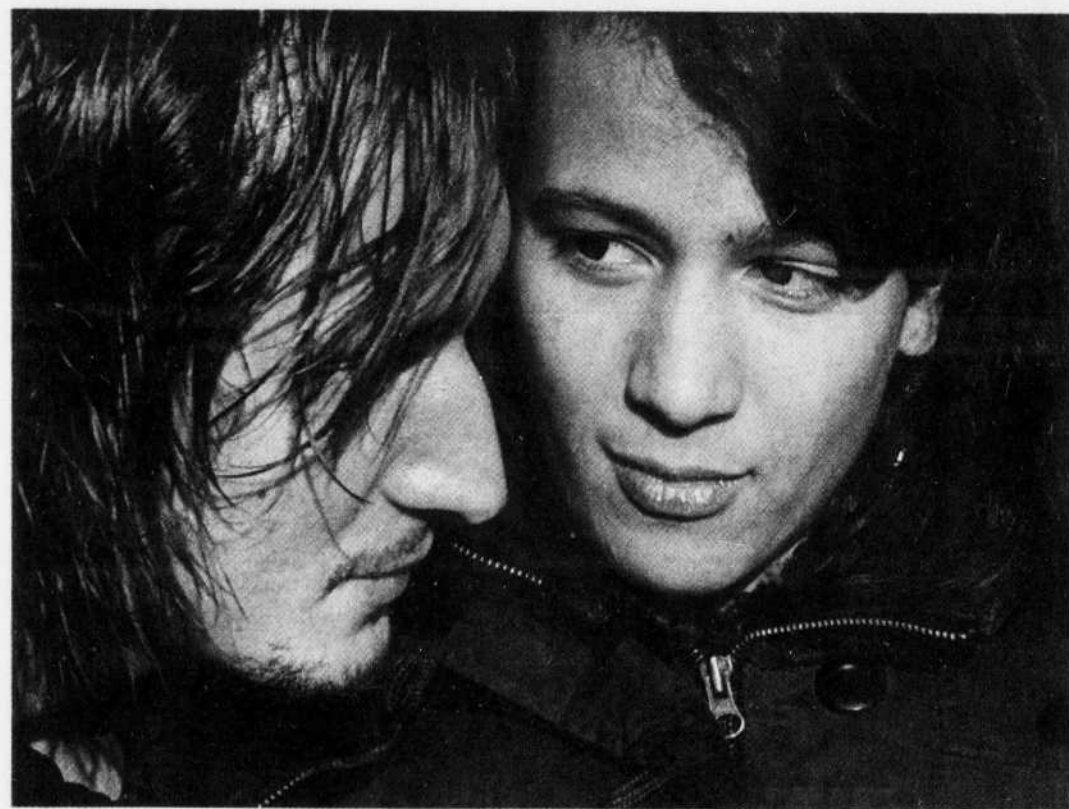
Certains témoignages ont fait grand effet à la cinéaste. «J'avais déjà filmé la prestation de Fred Frith à la Tate Gallery où je lui avais demandé d'improviser une incarnation sonore d'un orage. Plus tard, quand Paul Auster m'a lu sa nouvelle autobiographique, j'ai immédiatement su que je tenais un duo. Le montage parallèle était une évidence.» Difficile, en effet, de ne pas ressentir viscéralement le récit du célèbre auteur, une conclusion saisissante au documentaire de Jennifer Baichwal.

Collaborateur du Devoir



ALIXANDRA PETERS SOURCE MONGREL MEDIA

La cinéaste Jennifer Baichwal



MONGREL MEDIA

L'auteure campe son récit dans un immeuble de la banlieue parisienne grise mais proprette qui change des extrêmes «cités qui craquent» et «Paris carte postale».

Un des meilleurs films de Claire Denis

35 RHUMS

Scénario et réalisation: Claire Denis. Avec Alex Descas, Mati Diop, Nicole Dogué, Grégoire Colin, Ingrid Caven. Photographie: Agnès Godard. Montage: Guy Lecorne. Musique: Tindersticks. France, 2008, 100 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Un homme se tient sur le quai d'une gare du RER, un peu en retrait. Les trains passent, l'homme attend. Il fume à la chaîne, un casque de moto sous le bras. Dans les wagons, chacun regarde devant soi. Parmi les passagers, une belle jeune fille s'apprête à descendre. Sur le quai de la gare, l'homme remet son casque et enfourche sa mobylette. En avait-il assez de poireauter? Se connaissent-ils seulement? *35 rhums* s'ouvre sur un point d'interrogation et progresse à pas menus à mesure que nous est révélé le quotidien des deux principaux protagonistes, un père et sa fille, apprendra-t-on au bout de quelques minutes.

D'emblée, on reconnaît la touche de Claire Denis (*S'en fout la mort, j'ai pas sommeil*), ne serait-ce que pour la présence de l'acteur Alex Descas, l'homme de la gare, avec qui la cinéaste collabore pour la huitième fois. La séquence d'ou-

verture, muette, annonce en outre que le thème du cloisonnement urbain sera de nouveau exploré. Dans cette optique, l'auteure campe son récit dans un immeuble de la banlieue parisienne grise mais proprette (ça change des extrêmes «cités qui craquent» et «Paris carte postale»). Un microcosme où demeurent Lionel et Joséphine, les personnages de tout à l'heure, ainsi que Gabrielle, une chauffeuse de taxi essulée, et Noé, un jeune homme toujours

Caméra attentive, plans longs,

la réalisatrice laisse volontiers

au spectateur le soin de décoder

les émotions des personnages

parti en voyage. Entre eux quatre, un esprit de filiation... et un sentiment amoureux qui tente de se faire un chemin.

L'intérêt soutenu de la cinéaste pour les communautés africaines de la France est en soi une plus-value. Après avoir exorcisé certains souvenirs d'une enfance coloniale passée au Burkina Faso, à Djibouti et au Cameroun dans *Chocolat*, Claire Denis a su intégrer le multiculturalisme au reste de son œuvre de manière naturelle et fluide, jamais didactique

ou pittoresque. *35 rhums*, où ce motif trouve un aboutissement discret, est très représentatif du cinéma d'une auteure qui a construit au cours des 20 dernières années une œuvre très personnelle mais souvent d'une grande universalité, ne serait-ce que pour le thème désormais récurrent de la solitude ressentie dans les grandes villes. Caméra attentive, plans longs, la réalisatrice laisse volontiers au spectateur le soin de décoder les émotions des personnages.

Remarquez, la progression narrative est là, patiente mais constante. Et dès lors que les rapports entre les quatre protagonistes ont été clairement établis, le scénario en apparence minimaliste emprunte toutes sortes d'avenues inattendues. Signalons seulement un très bel interlude allemand qui met en vedette Ingrid Caven, muse mythique de Fassbinder. Un passage finalement assez représentatif d'un film qui, sous les atours trompeurs d'une banalité de tous les jours, s'avère l'un des plus achevés de son auteure.

Collaborateur du Devoir

Sorties gaies

BRÜNO

Réalisation: Larry Charles. Scénario: Sacha Baron Cohen, Anthony Hines, Dan Mazer, Jeff Schaffer. Avec Sacha Baron Cohen, Gustaf Hammarsten. Image: Anthony Hardwick, Wolfgang Held. Montage: James Thomas, Scott M. Davids. Musique: Erran Baron Cohen. États-Unis, 2009, 82 min.

ANDRÉ LAVOIE

Étoile la plus scintillante de la constellation de l'humoriste et acteur Sacha Baron Cohen (*Ali G. Indahouse*, *Borat*), Brüno n'a guère l'étoffe d'un militant de la cause homosexuelle. Il se drape plutôt dans une superficialité affligeante, recherchant la compagnie de ses semblables, surtout les plus connus. S'il ne brille pas par son intelligence, tout comme le fameux Borat, journaliste du Kazakhstan gaffeur et antisémite, il aveugle la galerie avec ses accoutrements excentriques et une franchise qui frise les pulsions suicidaires.

Cette créature venue d'Autriche, rêvant de surclasser Adolf Hitler en popularité (?), est devenue *persona non grata* dans le milieu de la mode puisque cet animateur de télé a provoqué la catastrophe dans un défilé avec un costume fait de Velcro. De Vienne à Hollywood, il n'y a qu'un battement d'ailes pour Brüno, consumé par le désir d'être célèbre. Et tous les moyens sont bons: talk-show ridicule, figuraton bruyante dans une série télé, adoption d'un bébé de race noire sorti — littéralement — d'une boîte de carton, «pourparlers» de paix au Moyen-Orient, etc. Devant les images superposées de Kevin Spacey, John Travolta et Tom Cruise, la cause est entendue (et l'ironie dévastatrice): Brüno fera tout pour devenir hétérosexuel, quitte à abandonner la clarinette...



UNIVERSAL

Personnage flamboyant, Brüno demeure, malgré tout, un miroir des dérives d'une société intoxiquée au vedettariat instantané.

Dans un style navigant entre le documentaire, la télé-réalité et le reportage de guerre, le réalisateur Larry Charles (*Religulous*) orchestre, et maquette, les péripéties de cette tête de linotte au royaume de l'homophobie et de la vacuité médiatique. Comme dans *Borat*, mais de façon moins abrasive et moins brouillonne, dé-partager le vrai du faux devient un exercice futile. La vérité de Brüno est ailleurs, dans cette mince frontière entre l'absurde et le danger de mort, auprès de chasseurs qui ne tiennent pas à faire un *remake* de *Brokeback Mountain* ou dans l'armée, où le «Don't ask, don't tell» demeure une question de survie pour les militaires homosexuels.

La multiplication de ces provocations constitue la base même de l'univers de Sacha Baron Cohen, véritable tireur fou qui fait voler en éclats la bêtise des intolérants et le ridicule pathétique des esprits narcissiques, toutes orientations sexuelles confondues. Le manège propose bien sûr ses figures imposées: deux homos à l'allure sadomaso ne peuvent passer inaperçus dans un rassemblement de cathos homophobes, et qu'espérer d'autre qu'une rebuffade de la part d'une star misanthrope comme Harrison Ford.

Le simple bon goût m'empêche de décrire ici les moments les plus salaces de Brüno, mais ce personnage flamboyant demeure, malgré tout, un miroir des dérives d'une société intoxiquée au vedettariat instantané. D'accord, le discours de Sacha Baron Cohen pourrait se délester de quelques facéties, mais il se distingue justement par son caractère anarchique, doublé du vertige qu'il provoque. Cette bêtise émane-t-elle d'un scé-

nariste patenté ou d'un esprit dérangé? Entre une mère acceptant sans rechigner que son poupon soit déguisé en nazi et un combat extrême où le public pourrait bien tuer deux lutteurs qui s'embrassent, rien n'échappe au radar de Brüno. Finalement, il n'est pas si con.

Collaborateur du Devoir

ARCHAMBAULT

Une compagnie du Québecor Media

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 30 juin au 6 juillet 2009

1	STARGATE ATLANTIS Saison 5
2	JAZZ CONFIDENCES : 30 ANS DE FESTIVAL À MONTRÉAL
3	INKHEART
4	STEVE WONDER Live at last
5	THE CODE
6	12 VOITURES D'EXCEPTION EN LIBERTÉ Jacques Duval
7	ENTOURAGE Saison 5
8	PRISON BREAK Saison 4
9	RABINE
10	TWILIGHT
11	12 ROUNDS
12	IRON MAIDEN Flight 666
13	JEFF BECK Performing this week... At Ronn
14	TRANSFORMERS
15	TRUE BLOOD Saison 1
16	HOME
17	24 Saison 7
18	JONAS BROTHERS The Concert Experience
19	PINK MARTINI Discover the World (Live in Concert)
20	CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC

CINÉMA

Apprivoise-moi...

LE RENARD ET L'ENFANT

Réalisation: Luc Jacquet. Scénario: Eric Rognard et L. Jacquet. Avec Bertille Noël-Bruneau et Isabelle Carré. Photographie: Eric Dumage et Gérard Simon. Montage: Sabine Emiliani. Musique: Evgueni Galperine, Alice Lewis et David Reyes. France, 2007, 92 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

On se souvient tous de *La Marche de l'empereur*, qui séduisit la planète en 2005, envoyant même au tapis les grosses productions hollywoodiennes. Bien qu'il nous parvienne avec près de deux ans de retard, on peut se réjouir que le film suivant de Luc Jacquet, *Le Renard et l'Enfant*, prenne finalement l'affiche en salle, là où on est le plus à même d'en apprécier la beauté enchanteuse.

Il y a cette gamine, rousse comme la braise, mignonne comme tout derrière une constellation picotée. Elle est à l'affût, elle attend. Elle a vu un renard. Elle voudrait bien le revoir, et pourquoi pas l'apprivoiser. Autour d'elle, l'automne exhibe ses rouges et ses jaunes vifs. Puis vient l'hiver et son blanc manteau, suivi du printemps, tendre et langoureux. C'est le moment de retourner

dehors. Le renard sera-t-il au rendez-vous? L'été qui suivra sera, pour l'aventureuse fillette, aussi mouvementé qu'exaltant.

Dès la séquence d'ouverture, un patient lever de soleil illuminant doucement une nature alanguie, il apparaît évident qu'on est mûrs pour une œuvre très recherchée sur le plan visuel. A cet égard, Jacquet et ses deux directeurs photo ne déçoivent jamais. Chaque plan est soigneusement composé et le plus souvent baigné d'une lumière chaude. Rarement les merveilles ordinaires de la nature auront-elles été captées avec un tel soin, une telle minutie. Le regard que pose sur elle le cinéaste est celui, émerveillé, de l'enfant du titre.

La voix douce d'Isabelle Carré à la narration ajoute au charme d'un récit tout simple

Classique, le scénario adopte une progression en quatre saisons, de l'automne à l'été. Et comme tout bon conte, *Le Renard et l'Enfant* dispense ses sages enseignements sous couvert de naïveté candide. Un ton qui, dans l'ensemble, fonctionne bien, la voix douce d'Isabelle Carré à la narration ajoutant au charme d'un récit tout simple. Une simplicité, d'ailleurs, que les scénaristes ont cru bon de compliquer un brin, émaillant l'intrigue de quelques redites. Lesquelles freinent la progression dramatique plus qu'elles ne la pimentent.



La jeune Bertille Noël-Bruneau est absolument craquante de naturel.

Cela dit, cette réserve n'altère rien l'enchantement que suscitent les images splendides.

Qui plus est, la jeune Bertille Noël-Bruneau (*La Petite Chartreuse*, inédit au Québec mais

qu'on aimerait bien voir un jour) est absolument craquante de naturel. Le réalisateur, appuyé par un habile montage (de Sabine Emiliani, déjà de l'aventure de *La Marche de l'empereur*), tire de cette petite et, oui, de son renard des interprétations aussi spontanées que convaincantes. Voilà une contre-programmation idéale en cas d'indigestion de block-

busters estivaux. N'hésitez pas à y emmener vos enfants. Qui sait, peut-être même voudront-ils aller jouer dehors après!

Collaborateur du Devoir

L'homme qui aimait habiller les femmes

VALENTINO - THE LAST EMPEROR

Réalisation et scénario: Matt Tyrnauer. Image: Tom Hurwitz. Montage: Bob Eisenhardt et Frederic Tcheng. États-Unis, 2008, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ceux qui raffolent des froufrous de la haute couture seront à la fois éblouis et attristés devant *Valentino - The Last Emperor*, de Matt Tyrnauer. Ce documentaire nous présente le crépuscule d'une star de la mode, Valentino Garavani, dont l'empire brille sur ce monde depuis quatre décennies. Audrey Hepburn, Jackie Kennedy, lady Diana, Julia Roberts, en rouge ou en noir, elles ont porté ses robes, et cette alliance bénie des dieux aura largement contribué à sa gloire.

Le cinéaste, un collaborateur du magazine *Vanity Fair*, ne retrace pas les origines et les débuts du couturier, s'intéressant plutôt au déploiement d'une de ses collections à Paris en février 2007 et, surtout, à l'organisation d'un événement grandiose à Rome en juillet 2007 pour les 45 ans de carrière d'un Valentino au bord de la retraite. Ces «happenings», qui se déroulent dans une fébrilité bien légitime, mettent en lu-



Au-delà de la beauté intrinsèque du travail d'orfèvre de ce géant, c'est surtout la fin d'une époque que présente *Valentino*.

mière le tempérament capricieux du créateur et, surtout, la patience monastique de ses collaborateurs.

Entre les sautes d'humeur de sa principale couturière, la dévouée (et servile?) Antonietta de Angelis, et les luoivements d'un millionnaire, Matteo Marzotto, sur le point de contrôler son empire, une figure essentielle se profile, Giancarlo Giammetti, partenaire de longue date, dans l'intimité comme en affaires. Cet homme a littéralement transformé le parcours de Valentino, celui qui, enfant, n'avait

qu'une seule obsession: habiller les stars. Avec un désintéressement exemplaire, Giammetti s'est mis au service de celui que personne ne connaîtrait aujourd'hui s'il n'avait pas su organiser son chaos créatif. C'est souvent cette dynamique amour-haine que Matt Tyrnauer tente d'illustrer, montrant aussi le quotidien de cette vedette du chiffon de luxe, entourée de ses chiens qui le suivent partout — sur son yacht, dans son

jet privé ou dans son château de la banlieue parisienne...

A plusieurs reprises, Valentino investit le caméraman, qu'il juge trop intrusif. Pourtant, ces colères passagères camouflent bien mal une avidité intarissable pour la reconnaissance et le *glamour*, le couturier raffolant de voir papillonner autour de lui ses collaborateurs, des mannequins anorexiques — et Dieu sait qu'elles le sont ici... — des stars de cinéma et des têtes couronnées, le tout sous les flashes des caméras.

Au-delà de la beauté intrinsèque du travail d'orfèvre de ce géant, c'est surtout la fin d'une époque, et non seulement d'un règne, que présente *Valentino - The Last Emperor*. Et cet homme excentrique nage en plein déni, la tête bien cachée dans ses tissus.

Collaborateur du Devoir

L'art de gaspiller une bonne idée

I LOVE YOU BETH COOPER (JE T'AIME, BETH COOPER)

De Chris Columbus. Avec Paul Rust, Hayden Panettiere, Jack Carpenter. Scénario: Larry Doyle, d'après son roman. Image: Phil Abraham. Montage: Peter Honess. Musique: Christophe Beck. États-Unis, 2009, 102 minutes.

MARTIN BILODEAU

J'aurais si bonne idée n'aura été aussi prodigieusement gaspillée que dans *I Love You Beth Cooper*. La comédie du réalisateur de *Home Alone*, Chris Columbus, qu'on a déjà vu plus inspiré (*Mrs Doubtfire*, *Bicentennial Man*), s'amorce sur la cérémonie de remise de diplômes d'une école secondai-

re américaine. Dans son discours devant parents et élèves, le champion pas beau de l'équipe de débats de l'école (Paul Rust, le Michael Cera des pauvres) déclare publiquement sa flamme à la plus belle fille de sa promotion (Hayden Panettiere, une sous-Cameron Diaz), une déclaration enrubannée dans une exhortation à la franchise et à la saisie des dernières chances. Le film a alors moins de dix minutes au compteur et il aurait dû s'arrêter là.

Les 90 suivantes ne sont qu'une excroissance de conséquences fâcheuses et complaisantes, filmées sans énergie et jetées sur un lit de gags faciles pour nostalgiques de *Porky's* et mangeurs d'*American Pie*. Au secours.

Collaborateur du Devoir

« UNE ŒUVRE QUI FRISE LA PERFECTION. »
— JEREMY RENNER INSPIRE LA FORCE, LA CONFIANCE ET LE CARACTÈRE IMPRÉVISIBLE D'UN RUSSELL CROWE EN PUISSANCE. —
— RICHARD COX/LES TIME

« UN FEU ROULANT D'ACTION. »
— MARK OLMEN, Los Angeles Times

DÉMINEUR

Nul besoin d'être un héros pour faire ce travail... mais ça aide.

un film de Kathryn Bigelow

MEILLEUR FILM
PRIX SIGNIS DE LA MOSTRA DE VENISE

NOMINATION
MEILLEUR ACTEUR
JEREMY RENNER
SPIELFELDEN

NOMINATION
MEILLEUR ACTEUR DE ROUE
ANTHONY MACKIE
SPIELFELDEN

DÈS LE 17 JUILLET

★★★★★ «An astonishingly mature work (...) introduce us to a new and authentic auteur.»
— Brendan Kelly, THE GAZETTE

★★★★★ «Le film se révèle à la hauteur des prix qu'il a remporté à Cannes.»
— Cédric Bétanger, LE JOURNAL DE MONTREAL

★★★★ «Un grand cri d'amour (...) Un film à la fois drôle et profond. D'une fraîcheur enthousiasmante.»
— Marc-André Lussier, LA PRESSE

Les fils ne savent pas que leurs mères sont mortelles.

K-FILMS ANÉMOÏE

J'AI TUÉ MA MÈRE

ANNE DORVAL XAVIER DOLAN
FRANÇOIS ARNAUD SUZANNE CLÉMENT
PATRICIA TULASNE NIELS SCHNEIDER
ET MONIQUE SRAZIANI

UN FILM DE XAVIER DOLAN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

MÉGA-PLÉX* GUZZO — MÉGA-PLÉX* GUZZO — COMPLEX DIVERTISSEMENT — COMPLEX DIVERTISSEMENT —
PONT-VIAU 16 — JACQUES CARTIER 14 — BOUCHERVILLE — QUARTIER LATIN — CINÉMA Beaulieu —
LE CLAP — CINÉMA LIDO — CARTIER — SHERBROOKE — MAISON DU CINÉMA — COMPLEX DIVERTISSEMENT —
VERMOREL ORIGINALE — VERMOREL ORIGINALE — CINÉMA DU PARC —
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

SELECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE TURIN

SELECTION OFFICIELLE
HEURES COMPTÉES
MOSTRA DE VENISE

★★★★ Cahiers du Cinéma
★★★★ La Monde
★★★★ Libération

★★★★ La Point
★★★★ Les Inrockuptibles
★★★★ Marianne

On en sort ému, comme après avoir découvert une lettre d'amour perdue.

De l'émotion (...) de la beauté. La classe pure.
Les Inrockuptibles

35 RHUMS

Un film de Claire Denis

Chaque parent doit laisser partir son enfant un jour ou l'autre.

PRÉCÉDÉ DU COURT-MÉTRAGE L'ONDÉE

À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS